N° 120. — VINGT-ET-UNIEME ANNEE

PARAIT TOUS LES TRIMESTRES

AVRIL-MAI-JUIN 1956

le Goéland

feuille de poésie et d'art

CHEMIN DU PHARE - PARAMÉ (ILLE-ET-VILAINE)

PRIX : 50 FRANCS
ABONNEMENTS
— pour 1956 : 200 francs —
Abonnt de Soutien : 500 francs
— Etranger : 300 francs —
— R. C. Saint-Malo 13594 —
— Ch. Postaux Rennes 26726 —

DÉPOSITAIRES
Yvette Bertho
« Les Nourritures Terrestres »
Rue Hoche, Rennes
Marc Lollée, 40, rue des Sts-Pères
Paris
Le Labyrinthe
6, rue Cujas, Paris
Librairie Celtique
108 bis, Rue de Rennes, Paris
Madame MOY
rue Grégoire de Tours - Paris

Souveraineté de la Triade

★

Poètes et mathématiciens sont au moins d'accord sur un point : c'est que le monde se meut par « magie numérale ». Le Nombre régit les intervalles du langage divin, qui lui doit son étrange vertu d'envoûtement, de même qu'il préside aux travaux (souvent magiques) des laboratoires. Le « Nombre d'Or » est inclus dans les temples, dans la gamme et dans l'arc-en-ciel. L'homme est un nombre, l'univers en est un autre. Il n'est pas de créature, dans les trois règnes naturels qui ne subisse la loi et l'attraction du Nombre.

Dans un récent ouvrage intitulé *Sagesse et Chimères* (1), qu'il nous faut saluer comme un maître-livre, l'auteur, René Bertrand, déchiffrant à nouveau cette mystérieuse algèbre, dont la première équation fut inscrite au tableau noir des siècles par Pythagore-le-Merveilleux, montre la primauté équilibrante du chiffre Trois sur tous les autres, et au-dessus des oscillations des religions et des systèmes philosophiques, l'imposante souveraineté de la Triade.

Si dans la Bible « spatiale et temporelle », le nombre Trois n'apparaît qu'en filigrane, par addition de la Tétrade, dans le *Sept* (4 + 3) ou par multiplication (4 x 3) dans le *Douze*, on le rencontre dans les Triades sacrées des Collèges d'Egypte, depuis la plus célèbre — Osiris-Isis-Horus — jusqu'à celle d'Héliopolis — Atoum, Shou et Tefnet — de fondation immémoriale. Trois Dieux-pères composaient la grande Triade cosmique de l'antique religion sumérienne, où il convient de remarquer *l'opposition* des Eaux douces et des Eaux salées, dualisme en puissance dont l'Intelligence suprême opérait la synthèse. La Trimourti hindoue présentait le même caractère, avec Brahma l'Inconnaissable, équilibrant Vichnou le conservateur et Shiva le destructeur, pour les transmutations nécessaires de la Vie. Pareillement, les deux principes chinois, Yang positif et Yin négatif, concrétisés dans le trigramme de Fo-Hi, n'étaient, selon Lao-Tseu, que l'émanation du Tao créateur.

« Le Tao a produit Un, Un a produit Deux, Deux a produit Trois, et Trois a donné naissance à tous les êtres. »

Nous permettrons-nous de rappeler à René Bertrand, qui n'en fait pas mention, que la Théodicée celtique est construite sur la Triade, et que des trois lettres sacrées O.I.V., figurées sur les pierres de la Tradition par une ligne perpendiculaire entre deux obliques, dérivent les innombrables Triades du Bardisme (2), et notamment les trois Cercles de Vie : *Keugant*, celui du Vide et de l'Inconnaissable, *Abred*, celui de la mort et des épreuves, et *Gwended*, celui de la lumière et de la félicité ?

Enfin, on ne saurait non plus passer sous silence, avant l'apparition de la Trinité chrétienne, les trois termes de la Kabbale, qui fournissent une explication occulte, des forces contradictoires de l'univers : *Aod*, courant *positif, de projection*, *Aob*, courant *négatif et passif, d'attraction*, et *Aor*, agent de liaison intégral, qui sont les « Puissances motrices de l'Astral », et qu'on retrouve sous une autre forme, dans la Triade des alchimistes : le Soufre-principe, le Mercure, et l'Azoth des Sages, foyer de la quintessence, ou *anima mundi*, chantée par Virgile, où réside non seulement le *comment*, mais le *pourquoi* de l'Equilibre universel (3).

Et comme les grandes idées voyagèrent de tous temps dans les cervelles privilégiées, mieux encore que les « longueurs d'onde », c'est au grand Héraclite d'Ephèse, posant cinq siècles avant notre ère, la loi de *l'Harmonie des Contraires*, que revient l'honneur d'avoir découvert dans la Triade, d'un côté la loi des dieux, et de l'autre, la loi naturelle des choses.

Reste à savoir comment cette conception triadique, arbitraire, irrationnelle, a pu se maintenir, en dépit de la logique humaine et de la « sagesse des nations » ; ce qui amène René Bertrand à conclure que, tout s'étant passé « comme si une voix surhumaine et vénérable avait dicté ce dogme, en avait fait l'objet d'une véritable Révélation primitive assez forte pour vaincre les espaces et dominer le temps », ce fait historique, d'une importance capitale ne peut être l'œuvre d'un homme.

« Les collèges religieux antiques, écrit René Bertrand, **n'ont jamais dit QUI les avait instruits. Les générations mortes se sont succédé sans trêve, comme les vagues de la mer, et jamais ce mystère ne fut éclairci. Il s'est dressé devant moi, impénétrable et insondable, il le restera probablement toujours. Tout ce que je sais, c'est que des peuples ont dit jadis : « Il y a trois dieux, et ces trois dieux sont UN ».**

⁂

Fidèle au titre qu'il a choisi, René Bertrand nous montre alors par suite de quels avatars la lutte de la Sagesse contre les Chimères et autres Méduses provoqua dans l'Histoire de l'Esprit humain la dégradation progressive de la Triade.

Selon lui, c'est de l'opposition de Dieu et des Eaux, proclamée par le *Rig-Véda*, premier recueil théologique de l'Inde, que naquit la funeste lézarde du dualisme, dressant la « Nature rivale en face de son Créateur » et mettant l'homme en demeure de choisir entre deux termes inconciliables. Les Indiens optèrent pour Dieu, et lui sacrifièrent l'univers, qui devint *Maya*, l'illusion. Mais les matérialistes étaient aussi dans l'œuf, tout près d'évacuer Dieu, et de lui substituer la Nature omnipotente. « Dieu est Tout », décrétèrent les uns. « Tout est Dieu » répondirent les autres. Et ce fut l'avènement du panthéisme.

Décapitée de son sommet, la Triade dut reculer devant la Dyade triomphante, avec les Perses et Parménide, avec Manès et les Gnostiques.

« Les Contraires avaient brisé les chaînes qui les liaient à l'Etre, et se donnaient libre carrière dans le Monde, toutes les hiérarchies étaient confondues, la subversion était totale. Dans ces ténèbres, des esprits ingénieux prospérèrent et évoluèrent sans peur, ce furent les sophistes. »

Sans doute l'Eglise chrétienne devait plus tard restaurer l'idée trinitaire, en sa transcendance, tout en maintenant, dans sa doctrine courante, le dualisme de l'âme et du corps (4).

Mais la Dyade, qui avait la vie dure, allait persister dans les philosophies, notamment avec le père Cogito — *alias* Descartes — qui ne trouvait, pour équilibrer son système, que le ternaire de la « glande pinéale », « lâchant ainsi les chevaux de l'Apocalypse ».

Les ravages se multiplièrent avec le goût morbide de l'abstraction. Voltaire vit dans la machine pneumatique un « argument métaphysique », tandis que Diderot et d'Alembert accouchaient le Scientisme avec l'Encyclopédie. L'Homme tout seul se chargea de l'intérim du Messie. Les Triades piétinées entraînant la dislocation des hiérarchies et des élites, « l'idiot du village fut considéré comme l'égal de Lavoisier ».

A l'aube du XIXme siècle, alors que les idéologues sortis de la saignée révolutionnaire considéraient peut-être l'homme, selon l'étonnante expression de René Bertrand, comme « une sorte de têtard monstrueux », un homme de génie survint de la brumeuse Allemagne, qui pouvait donner le coup de barre sauveur. Il s'appelait Hegel, et dans la ligne d'Héraclite dont il se disait le disciple, il redécouvrait l'Harmonie triadique avec la Thèse, l'Antithèse et la Synthèse. Malheureusement il échoua dans son sublime dessein, pour avoir voulu opposer à l'Etre l' « abstraction insensée » du Néant, et c'est miracle si son schéma logique évita de justesse le naufrage.

⁂

Il nous reste ce « fil d'Ariane » avec le phare de la sagesse chrétienne, pour nous guider dans ce dédale ténébreux, où le Pour et le Contre, incarnés dans des foules coagulées par la haine, s'affrontent sous la menace du Spectre atomique, suprême « argument métaphysique » des laboratoires.

C'est l'hérésie majeure, comme l'avait affirmé le grand Pascal, que « de croire deux vérités incompatibles » ; et nous savons, de par Dieu ! que l'Etre est « le pivot, le point d'amarrage des contraires, des accidents qui n'existent que par rapport à lui. »

La vie et la mort — thèse et antithèse — n'ont de signification équilibrante que dans la synthèse de la Résurrection. Le Vendredi Saint postule l'aube de Pâques.

De même, la Triade théologale, si bien évoquée par René Bertrand à la fin de son livre, pose le véritable schéma de la destinée humaine, en indiquant la Charité comme le pivot et le substratum de l'Espérance et de la Foi.

Quel est le Prophète — ou le Poète — qui sauvera la nef en perdition du Monde, en dévoilant le sommet du Triangle, qui est la pointe même de l'éternel Amour ?

J.-M. de SAINT-IDEUC

(1) **Sagesse et Chimères** (René Bertrand), Grasset. Préface de Jean Cocteau.
(2) **Livre du Bardisme** (Trad. Ladis[illegible]). Chacornac 1931.
(3) Cf **Le Serpent de la Genèse** (Stanislas de Guaita) Durville 1920.
(4) On distingue aujourd'hui dans l'âme, l'**animus** et l'**anima**, ce qui rétablit l'équilibre de la Triade.

POÈMES

★

JE CARESSE TA MORT

Je caresse ta mort. Tu seras étendu
Je ne sais où, pareil aux dalles renversées.
Tu souriras, monté des routes oubliées,
Et les gestes absents seront troupeaux perdus.

Je caresse ta mort et ne me trompe pas.
Je n'ai su quel amour tu donnais à mes tempes.
Mais alors, sans trembler, je lèverai la lampe
Et je mesurerai l'or qui me couvrira.

Je caresse ta mort et parle de la mienne.
A mon tour je serai ce nid d'ombre et de cendre.
Je ne fais rien ici que veiller et attendre.
Nous vacillons ensemble au bord de cette plaine.

Je caresse ta mort et mon vœu la dépasse.
Je ne sais si je marche ou si j'ouvre les ailes.
Le néant souffleté a perdu notre trace.
Je te porte à travers un pays éternel.

Anne-Marie KEGELS

★★

LA SAINT JEAN D'ÉTÉ

Je sais Saint Jean d'Eté, voici mon feu célèbre,
Qu'il fallut maintes fois par le souffle attiser
Pour que s'allume Dieu, Sauveur non baptisé.
Qu'est Jésus pour le monde ? Un éclair qui le zèbre.

J'y cherche pour ma part l'éternisant appui
Qui me fait trouver l'heure aussi courte que belle,
Sa Foudre dominant l'humble feu de ma nuit
Comme roule un tonnerre au son des tourterelles.

Robert HAVENITH

★★★

LE FEU

Un grillon nu caché dans l'âtre de décembre
Accorde sa prière à la pointe du jour,
La brindille enlacée à son spectre de cendre
Allume sa première étincelle d'amour.

C'est la tremblante voix des berceaux de la vie
Le ver luisant qui naît dans la paume de Dieu
C'est la voix solitaire au seuil des liturgies
Avant l'embrasement de l'office du feu.

Le désir se propage à travers les broussailles
Comme la meute rouge au poing de Lucifer,
Voici l'accouplement des fauves épousailles
Le baiser fabuleux du ciel et de l'enfer.

Brocéliande, écrin des spasmes de la fée,
Dont la flamme poursuit celle de l'Enchanteur,
Pourpre comme un soleil est sa chair étoilée,
Et les langues de feu font éclater son cœur.

Tout s'étreint et jouit dans un roulis cosmique
Les corps énamourés se poussent vers le ciel,
Pour se fondre à la fin dans une flamme unique
Et devenir éther au sein de l'Ethernel !

Th. BRIANT

Appel urgent aux Amis du Goéland

Un certain nombre de nos abonnés va trouver dans Le Goéland d'Eté **une feuille de rappel où nous insistons sur ce fait que nous ne pouvons vivre de l'air du temps, et qu'il est de** toute urgence **que les retardataires se mettent en règle avec nous.**

Nous rappelons qu'il suffit pour s'acquitter de l'abonnement de nous adresser des timbres poste. Nous acceptons ce mode de paiement.

Enfin nous espérons que les plus fortunés voudront bien nous encourager par des abonnements de soutien, ou même offrir un abonnement à des « interlocuteurs valables ».

Il faut lutter plus que jamais contre l'envoûtement publicitaire des Entreprises de Presse, et sauver ce qui peut rester encore de la pensée et de la fierté des chevaliers-poètes !

ÉPAVES et COQUILLAGES

★

Le Chiffre Trois.

Certains étymologistes rattachent le **Trois** à la racine sanscrite **Tri** « celui qui dépasse », par analogie avec le troisième doigt de la main ou **médius**, qui domine les autres, et qui est en même temps que le doigt de Saturne, celui qui gouverne le mont et la ligne du De[illegible].

Nombre divin par excellence, le Trois se retrouve dans des groupes célèbres, aussi bien que dans des « us et coutumes » qui se perdent dans la nuit des temps.

Hermès est appelé Trismégiste. Cerbère, le chien des Enfers est tricéphale. Trois Anges apparaissent au patriarche Abraham, avec qui Dieu conclut la **troisième alliance**. Ce sont trois bergers et trois mages qui figurent parmi les adorateurs de l'Enfant-Dieu. Il y a trois Parques et trois Grâces. Neptune gouverne les flots avec un trident. Le groupe de la Croix forme un triptyque. La tiare du Souverain Pontife est à triple étage.

Dans le Grand-Œuvre, selon Khunrath, se trouve le retour à l'UN des Trois Sciences : Kabbale, Magie, Alchimie.

Le drapeau a trois couleurs. On frappe trois coups avant le commencement du spectacle. Dans les émeutes, on fait trois sommations avant d'ouvrir le feu. Enfin le « nec plus ultra » en matière gastronomique est désigné de nos jours par un groupe de **trois étoiles**, sans que les restaurateurs et gourmets se doutent qu'ils manipulent ainsi, à leur insu, un nombre d'origine occulte et sacrée. Il n'y a que Dieu, comme l'a proclamé le pythagoricien Virgile, à « se réjouir » de la signification de ce grand nombre impair, qui est le trépied mystique de l'univers : **Numero deus impare gaudet.**

La Gamme, entité mathématique.

Dans **Sagesse et Chimères**, René Bertrand nous rappelle que la conception pythagoricienne de l'Unité du Monde fut exprimée dans une loi que devaient reprendre les siècles futurs : **l'Harmonie des Sphères**. Loi universelle qui allait enchaîner « la Musique, l'Astronomie, la Physique, et jusqu'aux sciences morales et politiques ».

« Selon Diogène de Laërce, Pythagore, passant devant une forge, entendit plusieurs marteaux frapper l'enclume en cadence. Dans les sons qu'ils rendaient, il reconnut les intervalles appelés quarte et quinte, en relation avec le poids des marteaux. »

Cet avertissement fortuit (tous les « voyants » célèbres en ont eu de semblables) conduisit Pythagore à augmenter de trois les quatre cordes de la lyre, et à fixer la gamme des sons à Sept notes, en réglant harmonieusement leurs intervalles. La Triade et la Tétrade se trouvaient ainsi réunies par une décision qu'on pouvait taxer d'arbitraire.

Mais René Bertrand ajoute :

« Puisque les Nombres 1, 2 et 3 présidaient à l'Harmonie universelle, Pythagore décida que ces trois nombres seuls (1) entreraient dans la composition des Sept notes de la gamme. »

Et après une démonstration lumineuse, d'où il ressort que la gamme ainsi créée devenait une « confluence » de l'Art musical et des Mathématiques, René Bertrand conclut :

« Inexorablement, la gamme issue du Nombre Trois venait s'achever en Septénaire. Par un enchaînement inexplicable, chaque Nombre en entraînait un autre, chaque Nombre rendait indispensable la présence du Nombre suivant ; l'Unité avait livré la note fondamentale, le Nombre Trois la Tierce, le Nombre Sept la gamme diatonique et le Nombre Douze la gamme chromatique.

Il se peut que les Nombres Sept et Douze, lorsqu'ils sont appliqués à la Géométrie ou à l'Astronomie soient arbitraires ; ils ne le sont assurément pas quand il s'agit de la Musique. Dans ce domaine, ils semblent surgir d'eux-mêmes du sein des choses. »

La Grande Ourse et le Signe de la Croix.

Plusieurs constellations du Ciel sont des images du Septénaire. Nous ne parlons bien entendu que des étoiles, qui sont visibles à **l'œil nu**. Il y a sept étoiles dans la petite Ourse ; et dans la splendide constellation d'Orion, le Ternaire (ou Baudrier) est au centre d'un impeccable carré d'étoiles.

Dans la Grande Ourse, ou Chariot de David, on peut trouver une explication de la création de l'univers visible (la Tétrade) par la Triade invisible.

Trois purs esprits mènent la charrette du monde. Dans le christianisme, les trois Esprits deviennent la Trinité très sainte, et cette croyance est exprimée par le Signe de la Croix qui est le signe de ralliement des fidèles.

La Trinité donne le Nombre Trois, mais le signe qui la représente donne le Nombre Quatre.

Une Brique de Collection.

Dans son dernier ouvrage, où elle retrace de façon si vivante l'étonnante aventure de la **Congrégation des Petites Sœurs des Pauvres** (2), Ombline de la Villéon raconte qu'en 1901, à San Francisco un français M. Lebreton demanda un jour à une sœur du couvent dans quel but une brique avait été déposée aux pieds de la statue de Saint Joseph. La sœur lui répondit que c'était pour rafraîchir la mémoire du Saint protecteur, que l'on implorait depuis déjà quelque temps d'agrandir cette succursale.

« L'idée amusa fort le visiteur. Il donna [illegible] dollars, et par la suite s'enthousiasma peu à peu au point de consacrer à l'agrandissement une part importante de sa fortune. Quand les travaux prirent fin, il réclama la « brique de fondation », qui avait été conservée. »

Il la montrait parfois à des amis, comme une pièce de musée, en leur disant avec le plus grand sérieux :

« Regardez bien cette brique. Elle m'a coûté 150.000 dollars. »

Interrogatoire de Blaise Cendrars.

Une jeune revue poétique, **Parti-Pris** se livre à une enquête plus ou moins « freudienne » près de certains écrivains célèbres. Voici quelques fragments de la réponse du « non-conformiste » Blaise Cendrars :

Quel est pour vous le comble de la misère ? — **La prison.**

Où aimeriez-vous vivre ? — **A bord.**

Vos héros dans la fiction ? — **Oblomoff.**

Vos peintres favoris ? — **Aucun.**

Vos poètes favoris ? — **Notker Balbulus.**

Un auteur exerce-t-il sur vous une grande influence au point de modifier votre opinion suivant la sienne ? Lequel ? — **Le journal de bord de Ch. Colomb et ses déclarations sur le paradis qu'il situe à l'embouchure de l'Orénoque.**

Où auriez-vous aimé naître ? — **Où je suis.**

Comment aimeriez-vous mourir ? — **Dans les Sargasses.**

Vos premières émotions de l'enfance ? — **L'étonnement.**

Croyez-vous en Dieu ? — **Non et Oui.**

Si l'on vous accordait trois actes de puissance absolue que feriez-vous ? — **Rien.**

Le don de la nature que vous voudriez avoir ? — **Voler.**

Aimeriez-vous exercer un travail manuel ? Lequel ? — **Ecrivain.**

Etat présent de votre esprit ? — **L'émerveillement.**

Si vous deviez partir dans une île déserte citer les dix auteurs que vous voudriez emporter ? — **Les Mille et Une Nuits, pour m'endormir.**

La réponse est datée de 10 h. du matin, d'où l'on peut conclure que si elle avait été faite à midi, elle eut été complètement différente.

Les Cavaliers d'Azraël.

Matila Ghyka qui a réuni ses souvenirs dans **Escales de ma Jeunesse** (3) raconte que se trouvant un jour dans la région du château d'Alamont, la résidence fameuse du « Vieux de la Montagne », il y fit cette étrange rencontre.

« Nous croisions de temps en temps de petites caravanes à cheval ou même à pied, et à un moment donné je vis arriver vers nous un cavalier dont les bras verticaux étaient raides, et dont la tête oscillait comme un pendule. Son teint était blafard et ses yeux avaient un regard fixe. Je le montrai au Mudir en le questionnant des yeux.

— Il est mort, me répondit-il tranquillement.

En effet quand l'étrange cavalier nous croisa, je vis qu'il était tenu par les bras d'un homme montant le même cheval derrière lui.

Et derrière eux parut un autre cavalier à la figure pâle, à la tête dodelinante. Le Mudir m'expliqua que c'était une façon normale d'amener les morts à leur résidence dernière, [illegible] du Feu.

Le Pardon des Serpents.

Dans ce même livre où abondent des anecdotes extraordinaires, l'auteur du **Nombre d'Or** nous dit que sur la côte Nord de Sumatra, dans l'île de Penang, il existe un Temple des Serpents, où paraît-il, un certain jour de chaque année, tous les serpents de l'île se donnent rendez-vous. On les voit se lover autour des statues et grouiller fraternellement comme des pèlerins sur le parvis du temple.

Après cet étrange « Pardon », chaque reptile, sans doute rechargé pour une année, réintègre son arbre familial.

(1) Do-mi-sol, les trois notes fondamentales.
(2) Éditions **Grasset**.
(3) **La Colombe**.

De la Nuit de la Poésie à la Nuit de la Saint Jean

★

Le Goéland et la Tour du Vent.

Le 28 m... dernier, des poètes et des vedettes de la chanson se trouvèrent réunis au Théâtre Sarah Bernhardt pour accomplir une œuvre d'entr'aide, aussi émouvante que belle, en vue de découvrir et de **lancer** — comme on lance une goëlette vers le large — un jeune porte-lyre inconnu, dont le message poétique serait le plus significatif, le plus chargé de promesses.

Un triumvirat composé de Pierre Seghers, André Parinaud et Luc Bérimont, était à l'origine de cette initiative, laquelle réalisée, grâce à la généreuse hospitalité de M. A. M. Julien, directeur du Sarah Bernhardt, *fut inscrite, dans le cadre du Festival International d'Art Dramatique, sous ce titre phosphorescent* : ***Nuit de la Poésie.***

A la veille de cette grande manifestation, André Parinaud écrivait qu'il importait « de proclamer avec le plus de solennité possible qu'il ne suffisait pas d'être édité pour être un protégé des muses, et que l'aventure poétique restait la grande et profonde affaire de ce milieu du siècle ». Il s'agissait donc de « causer un scandale qui profiterait à la poésie », avec tout l'appareil publicitaire dont dispose notre époque, et de **mettre au monde** un rejeton possible de Baudelaire ou d'Apollinaire, en lui versant comme viatique de départ la recette intégrale de cette « Nuit de la Poésie ».

« Ce Prix, ajoutait André Parinaud, aura pour ambition, non seulement de servir un poète, mais surtout, selon notre intention originelle, de défendre, devant les poètes comme devant le public, la vertu et la haute valeur de l'Œuvre poétique, la vocation de poète plutôt que le « jeu poétique », l'audace et la liberté plutôt que les recherches curieuses de vocabulaire ».

A cette soirée participèrent les poètes Paul Fort, Maurice Fombeure, Henri Pichette, Pierre Seghers, Luc Bérimont, Robert Goffin et André Verdet ; les vedettes Catherine Sauvage, Agnès Capri, Colette Mars, Germaine Monteiro et Juliette Greco. Des dialogues furent échangés sur les ondes de la Radio, en Multiplex, avec des poètes de Bruxelles, Stockholm, Rome, Rio-de-Janeiro et Munich.

En fin de soirée, M. A. M. Julien vint annoncer que la recette globale atteignait le chiffre de six cent mille francs.

Théophile Briant, qui était venu de Bretagne pour représenter **Le Goéland**, prononça l'allocution suivante :

S'il est des Poètes qui ont eu le privilège d'être portés vers le public par la Roue de Fortune, il en est d'autres, marqués du signe sacré, mais isolés dans des milieux qui ne peuvent les comprendre, et c'est en pensant à ces frères inconnus que je décidai, il y a vingt ans, de fonder Le Goéland, et un peu plus tard son Prix de Poésie.

Pendant ces longues années de découverte, où j'ai dépouillé des milliers de manuscrits, et lu plus d'un million de vers, j'ai toujours suivi la même ligne, depuis Louisa Paulin, notre lauréate de 1937, sous la présidence de Saint-Pol-Roux, jusqu'au jeune Robert Lorho, que notre Jury couronnait en Décembre dernier.

Je crois, comme le disait Milosz, que le cœur est « le soleil de l'homme », alors que le cerveau n'en est que la lune, c'est-à-dire le reflet.

Or de même que nous ne pourrions exister sans les battements de notre cœur, de même la Poésie, qui est une pulsation de la pensée, doit être branchée sur lui.

Ceci dit, la Poésie présente s'est enrichie de toutes les acquisitions antérieures. Le symbolisme, l'idéoréalisme, le surréalisme et jusqu'au lettrisme, ont été des expériences qui ont agrandi notre champ magnétique et perfectionné tous les gréements du grand voilier de la Poésie.

Ce qu'il fallait pour reprendre une expression de Rimbaud, c'était dans cette synthèse, « tenir le pas gagné », même si la Poésie d'aujourd'hui, réorientée vers un certain classicisme, semble pour quelques-uns une régression, alors que les grands rythmes vitaux nous commandent, et que la vie court toujours en rond, comme le zodiaque, dans la spirale du circuit solaire.

La poésie néo-classique d'aujourd'hui n'est pas plus un retour en arrière qu'un bison dessiné par Picasso, rappelant par son graphisme celui des grottes de la préhistoire.

Le poète de notre temps prodigieux peut retrouver en lui l'âme barbare de l'ancêtre de Néanderthal, mais avec le potentiel accumulé par les âges, de toute la science, de toute l'expérience humaine, confrontées à toutes les joies et à toutes les souffrances de l'Univers.

C'est en ce sens que la Poésie apporte à l'homme la vision directe, abolit l'absurdité apparente de l'existence et nous fortifie dans l'espérance.

Tous nous sommes réunis ce soir dans un grand geste de solidarité, pour trouver un jeune poète, encore obscur dans un coin du monde, et pourtant prédestiné.

Sous l'aile de mon Goéland-totem, symbole de la liberté, j'applaudis par avance à cette nativité, je salue de mon balcon marin cette jeune étoile qui brillera demain au-dessus de la foule ».

On sait le reste. Le Jury désigné pour attribuer le Prix se réunit quinze jours plus tard dans un restaurant du Palais-Royal, et après de nombreuses éliminations, d'où émergeaient une dizaine de florilèges (parmi lesquels nous citerons ceux de Pierre Michel et Robert Lorho) décida qu'aucun des jeunes candidats ne « présentait des qualités assez marquantes » pour bénéficier de la totalité du Prix. En conséquence le règlement initial fut remanié, et les résultats proclamés furent les suivants : Georges Limbour, poète de 56 ans, recevait les deux tiers du Prix, soit *400.000 francs, pour l'ensemble de son œuvre. Le solde, soit 200.000 francs,* était versé à Liliane Wouters, de Bruxelles (26 ans) représentant la jeune Poésie.

Il ne nous appartient pas ici de nous porter juges d'une telle décision. Seul, l'avenir nous apprendra si le Jury de la **Nuit de la Poésie** a laissé passer l' « étoile filante ».

⁂

Trois semaines plus tard, le 23 juin, les amis du **Goéland**, rassemblés à la Tour du Vent, célébraient, en même temps que la « Nuit de la St Jean », les vingt ans accomplis de l'oiseau-corsaire.

En dépit d'une journée brumeuse, le soleil du solstice dégagea brusquement le ciel, au moment où les premiers poètes franchissaient le seuil de la Tour, bientôt suivis d'une foule d'invités, dont on trouvera la liste en dernière page.

Jean-Louis Bertrand (Prix du Goéland 1949) inaugura cette « veillée poétique et musicale », en rappelant l'effort accompli depuis vingt ans par Théophile Briant, donnant l'essor, le 22 juin 1936, à l'oiseau de mer, de faible empennage, dont l'envergure allait se fortifier, au fur et à mesure que s'affirmait le sens de sa croisière, et qu'il portait par-delà les Océans la « bonne nouvelle » de la Poésie.

Après une brève réponse, où le capitaine du **Goéland** tint à remercier tous les fidèles, qui à travers tant de coups durs, lui avaient toujours gardé confiance, un salut fut adressé par lui aux grands amis disparus, qui avaient pris place à son bord : Saint-Pol-Roux, René Martineau, Jacques Dyssord, Georges-Louis Garnier, Félix Fénéon, Léon Bocquet, Milosz, Max Jacob, Jacques Marion, Anne Osmont, Louisa Paulin, Robert Cornilleau, Louis Cattiaux, Fernand Fleuret, René-Guy Cadou, Georges Alexandre, Jean Freiaut et Conrad Moricand.

Le grand pianiste André Dufrêne, entouré du jeune chanteur Roger Devoallan (remarquable) et de l'altiste Chapelan, montra une fois de plus que la Musique était le complément indispensable d'une soirée comme celle-là.

On entendit d'abord le **Clair de Lune** de Fauré, puis deux mélodies sur deux poèmes de Th. Briant : **Pluies**, par Pierre Vellones, et **Nuits Blanches**, par Henri Clicquet-Pleyel ; enfin **Les Amours du Poète**, en l'honneur de Robert Schumann, dont nous fêtons cette année le centenaire.

Pour cette même raison, André Dufrêne avait choisi un des plus beaux fragments des **Kreisleriana**, qu'il exécuta de façon magistrale. Et Chapelan nous fit entendre une page émouvante des **Contes de Fées**, où il sut restituer l'âme merveilleusement enfantine d'une des plus hautes figures du Romantisme.

Une jeune chanteuse, pleine de mordant, Pia Colombo, fit grande impression sur l'auditoire avec **les Remparts de Saint-Malo**, qu'accompagnait au piano l'auteur Maurice Fanon, et une autre jeune femme Sophie Laurence, qui semblait descendue d'une toile de Botticelli, traduisit avec une ferveur toute religieuse le poème ésotérique **l'Amour et le Sel** ayant valu à Michel Velmans le Prix **Conrad Moricand** pour 1955.

Denise Bonal, la grande actrice du C.D.O., lauréate du Prix **Xavier Briant**, se partageait avec le directeur du **Goéland**, le programme poétique de cette veillée, où l'on entendit successivement : **Berceuse de la Mère de Dieu au Fils de l'Homme** (Alain Messiaen), **Trois Roses** (Louisa Paulin), **Ecrivez-moi...** (Georges Alexandre), **Printemps morts** (Gilbert Lamireau), **L'Heure** (Jean-Louis Bertrand), **L'Amour** (Robert Lorho), **La Dernière Place** (Andrée Berry), **Voix de la Terre** (Jane Guégan), **Rondel pour rire** (Marcel Béalu), **Pour un Enfant perdu** (Jeanne Sandelion), **Suite quotidienne** (Yvonne Meynier), **Le Plus Beau Poème** (Amédée Guillemot).

Enfin parut Angèle Vannier, que Théophile Briant présenta comme la plus précieuse découverte du **Goéland** (en 1943), et qui empoigna littéralement les auditeurs en récitant, avec ce prodigieux accent qui avait conquis Paul Eluard, quelques-uns de ses plus beaux poèmes.

⁂

La nuit était maintenant tombée. Au Sud, dans un ciel entièrement purifié, montait le cadran de la première Pleine Lune. L'heure était venue d'allumer le Feu rituel de la Saint Jean.

Pendant que l'assistance sortait dans le jardin de la Tour du Vent, André Dufrêne exécuta la **Danse du Feu**, de Manuel de Falla. Puis on fit le cercle autour de la pyramide de fagots et de fascines d'ajoncs, où l'on avait intégré des genêts encore en fleurs cueillis le matin même par Philippe Baslé, au Grand-Bé, près de la tombe de Chateaubriand.

C'est alors qu'éclatèrent dans l'ombre les sonneries des bombardes et binious du Bagad « Quic-en-Groigne », et que le druide-poète Michel Pennanech boutait le feu au brasier solsticiel, en l'honneur de Saint Jean, maître du solstice, patron des chevaliers et des poètes.

Devant les flammes qui montaient, rapides, en leur éclat barbare, Th. Briant conduisit Angèle Vannier, du Collège des Bardes de Brocéliande, et la voix du grand poète inspiré monta dans le silence de la nuit.

> **Le feu monte adieu la terre**
> **Bonjour la terre et le ciel**
> **Le feu monte et la clairière**
> **Fait un pacte avec le ciel**
>
> **Le feu raconte des choses**
> **L'enfant du druide le sait**
> **Le feu fait danser les roses**
> **Qu'il règne et que tout repose**
> **Au milieu de son secret.**

Il ne restait plus qu'à faire la ronde. Chacun se prit donc par la main, et pendant que retentissaient à nouveau binious et bombardes, les amis du **Goéland** tournèrent autour du Feu, où s'écroulaient les derniers tisons, dans un geyser de flammes. Et les derniers danseurs exécutaient encore des pas de « dérobée » ou de « jabadao », alors qu'on trinquait déjà, devant la vieille cheminée de granit de la Tour, en souhaitant longue vie et bonne brise au **Goéland** et à son oyseleur.

⁂

Ronde symbolique autour du Feu-principe, devant l'Eau de la Mer qui déferlait au large ! Ainsi, comme dans les dialogues intercontinentaux de la Nuit du Théâtre Sarah Bernhardt, la Poésie, par cette chaîne magnétique des poètes, en communion avec les quatre Eléments, s'affirmait à nouveau, sur la frange du pays celtique, comme « la bague circonférencielle de l'Univers » ! (1)

En ce qui nous concerne plus spécialement, qu'il nous soit permis de saisir l'occasion de cet anniversaire pour revendiquer l'honneur d'avoir été toujours et avant tout une « feuille de poésie », sans appartenance politique ou de chapelle quoi qu'en pense M. F. Gaussen, déclarant dans une enquête récente « qu'il n'est plus possible aujourd'hui de s'exprimer en dehors d'un contexte politique » (2), sans avoir jamais subi les consignes et les caprices d'un Mécène, quoi qu'en dise M. Julliard (2), d'avoir bénéficié d'une audience de plus de « trente ou quarante **personnes** » **(n'est-ce pas, M. Jean Paulhan ?)**, et d'avoir lutté comme de simples « torcheurs de toile » avec les moyens du bord, en débordant, dès le départ, le cadre d'une revue régionaliste, pour ouvrir largement nos ailes à des centaines de poètes, dispersés aux quatre coins du monde.

Le Goéland, qui tire aujourd'hui à 2.000 exemplaires, a révélé au public, depuis 1937, des languedociennes comme Louisa Paulin, des parisiens comme Luc Bérimont, Alain Messiaen, Claude Tiphaine ou Jean-Claude Brisville, des ardennais comme Jules-René Thomé, des normands comme Jacques Berne, André Chardine ou Robert Delahaye, des lorrains comme Pierre Michel, Marc-Gérard ou Marie-Thérèse Serrière, des bourguignonnes comme Jeanne Sandelion, des bordelais comme G. M. Pintu-rault, des bretons comme Angèle Vannier, René-Guy Cadou, Louis Le Cunff, Amédée Guillemot, Jean-Louis Bertrand, Charles Le Quintrec, Robert Lorho, des Belges comme Anne-Marie Kegels, Alexis Curvers, André Romus, Andrée Sodenkamp, Fernand Denis, des Suisses comme Anne Fontaine, des Algériens comme Jules Tordjman, un danois Dominique Stermann, un luxembourgeois, Hubert Juin, un Hongrois, Georges Alexandre, un Argentin, Brone, une poétesse guyanaise, Romaine Saint-Omer, un cambodgien, Truong-Van-Nhiem une gitane Jane Kieffer. De la sorte le **Goéland** s'est montré une sorte de Grand Veneur, chassant à courre dans la grande forêt poétique, ou un magicien créant de mystérieuses longueurs d'onde entre toutes les lampes de poètes.

En volant jusqu'au Caire et à Louxor, il a tissé des liens avec des poètes et des initiés d'Egypte. En Angleterre, où il a porté son message, il a pu établir des contacts, par l'intermédiaire de Mrs Enid Starkie, de Stanley Collier et d'Alan W. Raitt, avec les Universités d'Oxford, Sheffield, Nottingham, et Southampton, où il a été reçu par le professeur Hackett.

Il a des antennes à Oslo, où Lars-Otto Grundt lui a consacré son diplôme d'agrégation, à Montréal, où il a des correspondants, à Buenos-Ayres, à New-York, en Californie, où Henry Miller est son lecteur assidu, à Delhi, à La Havane, en Afghanistan, et jusqu'aux Iles Philippines et en Nouvelle-Zélande.

Cependant tout son effort s'était concentré jusqu'ici sur des poètes exerçant des professions libérales. Il avait décerné ses lauriers à des journalistes, des acteurs, des professeurs, des avocats, des docteurs, des fonctionnaires, des instituteurs et des étudiants.

Mais voici que depuis 1948, en fondant le Prix **Germaine-Briant**, le **Goéland** a pénétré dans un nouveau secteur de la Poésie, celui des « travailleurs manuels ». Citons-en les principaux lauréats :

En 1948, le jeune cordonnier Jean Vodaine, habitant la Moselle, et Alfred Landry, compagnon du Tour de France ;

En 1949, deux ouvriers parisiens, l'un Charles Dobzynski, travaillant dans un atelier de tricots mécaniques, l'autre Jean Nébut, de Belleville, ouvrier de laboratoire au Ministère de l'Air ;

En 1950, Albert Bruno, ouvrier ajusteur à l'arsenal de Toulon ;

En 1951, E. Delahaye, veilleur de nuit aux chantiers de la Loire, et Joseph Stéphant-Beudeff, mécanicien sur les chalutiers de Terre-Neuve ;

En 1954, Henri Porchaire, ancien gabier et retraité du métro, qui reçoit la palme à 77 ans ;

Enfin, en 1955, Lucien Gasté, céramiste-décorateur, qui reçoit la nouvelle de son Prix, pendant qu'il est soldat au Maroc.

Terminons notre tour d'horizon, en insistant sur ce fait que le **Goéland** a presque toujours récompensé de jeunes poètes.

Angèle Vannier avait 25 ans, quand

Louisa PAULIN
Prix du Goéland 1937.

elle fut couronnée par notre Jury, Luc Bérimont 27 ans, Alain Borne 24 ans, Louis Le Cunff 28 ans, Jean-Claude Brisville 25 ans, Amédée Guillemot 28 ans, Claude Tiphaine 24 ans, Charles Le Quintrec 23 ans, André Romus 21 ans, Pierre Michel 26 ans, Georges Alexandre 22 ans, Jacques Berne 29 ans, Gilbert Lamireau 29 ans, Christian Bachelin (manutentionnaire dans une maison d'alimentation) 19 ans, Hubert Juin 28 ans, Philippe de Boissy 21 ans. Enfin, dans notre dernière promotion de 1955, le Grand Prix du **Goéland** a été décerné à Robert Lorho, avant qu'il n'ait atteint sa 21[e] année.

Un tel C.Q.F.D. se passe de commentaires.

Le Goéland, dans son lieu dit, reste le « Phare » des jeunes poètes, comme les jeunes poètes gardent les yeux fixés sur le « Feu » du **Goéland.**

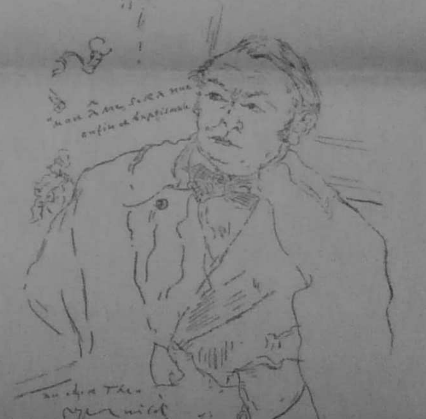
Peu nous importe donc qu'on nous ignore ou qu'on nous traite de « caneton », dans une époque d'envoûtement publicitaire, livrée à tous les suppôts de Sabatrion, où pour certains caïds et les lecteurs somnambules dont ils vivent, le « gros tirage » est la seule mesure du génie.

Le Goéland est désormais un fait littéraire historique, au même titre que **La Phalange** de Jean Royère ou le **Mercure de France** d'Alfred Valette, et loin des trottoirs, où s'échafaudent les réputations à grand renfort de papier-monnaie, il poursuit son vol obstiné en hauteur, sur les **vrais** chemins de la liberté, devant le « silence de la mer ».

LE GOÉLAND.

(1) Saint-Pol-Roux.
(2) **Les Jeunes Revues littéraires agonisent.** Enquête de J. H. Huguenin dans **Arts et Spectacles** (4 juillet 56). Réponses de MM. Jean Blanzat, René Julliard, Albert Béguin, Jean Paulhan, F. Gaussen, etc...

Naturellement **Le Goéland** n'est pas cité dans cette nomenclature.



Théophile BRIANT, dessin de Roger Wild.

TÉMOIGNAGES

★

L'article ravissant que vous avez bien voulu consacrer dans le Goéland ***(quel merveilleux journal ! quel consolateur !) aux oiseaux et à leurs amis, m'a vivement touché. Je l'ai fait lire à plusieurs de mes amis, qui en ont été enchantés, et m'ont prié d'associer leurs remerciements aux miens.***

Je vous considère comme un des Maîtres les plus authentiques de ce temps.

O. V. de MILOSZ (1938)

Tout est balayé par un parfum de jeunesse et de fraîcheur — et de savoir, quand même. Bravo !

Jean de la VARENDE (1938)

Merci de m'avoir envoyé Le Goéland. ***Je savais que les Bretons étaient des Poètes. Mais j'ignorais l'existence d'une revue où s'expriment encore leurs qualités ancestrales d'amoureux de la beauté. Il y a peu ou pas de différence entre le sens esthétique et le sens religieux. Les deux activités ne coïncidaient-elles pas chez les Bretons d'autrefois ?***

Dr Alexis CARREL (1938)

J'apprécie Le Goéland **et le goûte à chaque numéro davantage, et je tiens à vous féliciter de la belle tenue de cet organe, qui tiendra son rang dans l'histoire de la littérature et de la poésie, grâce à la foi touchante et à la magnifique énergie dont vous faites preuve. C'est très beau.**

Paul POIRET (1939)

L'un de mes amis voit dans Le Goéland **le tout premier journal de poésie et de littérature, et il m'a dit son étonnement de découvrir, sous les apparences d'un journal de province, quelque chose qui dépasse les grandes feuilles littéraires. Il a raison.** *Le Goéland* **mérite un grand essor, encore qu'il ne faille pas lui souhaiter la faveur du grand public. Ce qu'il faut, c'est qu'il touche ceux qui peuvent l'aimer. C'est une matière très délicate, car ce n'est pas d'abonnements que Le Goéland doit vivre, mais de ferveurs...**

Alain BORNE (1939)

Le journal que vous m'envoyez fidèlement est un bien joli tour de force, ô Théo multiple !... Il contient toujours ce que je cherche : vie du cristal ou quelque magie...

COLETTE (1942)

Le Goéland est à chaque numéro d'un intérêt plus haut encore que le précédent, tant par les articles magistraux de grand esthéticien que vous publiez, que par la place prépondérante que vous assurez, dans ce palimpseste, à la poésie. A cet égard le numéro d'Octobre dernier est particulièrement significatif, et présente un aperçu topique du rythmisme actuellement endémique dans la mens poetica française, constatation qui contraste phénoménalement avec ce qu'était et ce que signifiait le panorama lyrique d'il y a 40 ans ! Les deux atlas ne coïncident plus du tout, et cela me frappe et me remplit d'une allégresse profonde à la fin de ma vie.

Jean ROYERE (1942)

Compliments à cet oiseau éminemment littéraire.

Félix FENEON (1942)

Ton dernier numéro du Goéland est l'un des plus abondants et des plus intéressants. On te doit des remerciements. Mais « la rue Gabrielle » t'en doit plus que tout autre. Non pas que je mérite le titre de « maître », hélas ! mais c'est à cause de l'intention si affectueuse. On est bien sensible quand on souffre, et tu sais tous les malheurs de ma famille... Merci donc, mon bon Théo, et crois à ma fidélité.

dernière lettre de Max JACOB (octobre 1943)

Cet esprit de poésie (l'esprit saint) fuse dans votre revue, dont la présentation modeste accuse encore la valeur. Le véritable effort des poètes ne doit pas se marquer dans ces luxueuses publications, dont le papier est souvent la plus grande beauté, le mérite.

L'effort des poètes, leurs démarches, leurs actes sont spirituels, détachés !

Ce « chemin du Phare » où vous domiciliez Le Goéland est significatif à cet égard.

Geo NORGE (Bruxelles 1946)

Je vous remercie du Goéland. Vous faites là une œuvre magnifique, et c'est à des animateurs de votre espèce que notre affreuse époque devra un jour — n'en doutons pas — de sortir du chaos matériel où elle se débat.

Jean PORCHER (1948)
Conservateur des Manuscrits à la Bibliothèque Nationale.

De chaque numéro du Goéland jaillissent pour moi des traits de lumière. Vos écrits, où se dessinent les directions spirituelles que je préfère entre toutes, me font apparaître votre Paramé comme une cité d'Eleusis, ressurgie en Bretagne.

Henry MALHERBE (1948)

Je lis avec le plus grand intérêt chaque numéro du Goéland, mais je tiens à vous dire tout de suite que j'ai été pris par la lecture du dernier. Pas une ligne n'en est indifférente, chaque article est remarquable en soi. Mais surtout, leur réunion est plus encore que la somme de leurs valeurs respectives...

C'est grâce à de petits groupes comme le vôtre que, par-delà les modes littéraires ou pseudo-littéraires, les « engagements » et les snobismes, la France a encore quelque chance de rester la France.

Gaston BATY (1948)

Tout ce qu'il vient nous apporter, juste au moment, où, sans trop le savoir, on l'attendait : une sorte de réponse — cela tient sans doute à la liberté qui est le plus bel attribut du Goéland. **Comme il n'est entravé ni par la mode, ni par aucun genre de calcul ou de convention, il est sensible à l'aile du temps, il s'envole là où on l'appelle... Et il ne rate jamais son but !...**

Alexis CURVERS (Liège 1949)

Je veux dire toute la sympathie croissante éprouvée par moi et autour de moi pour votre magnifique Goéland. **Je pense que vous êtes dans l'exact sillage du poète majeur, dont l'écliptique suit une sorte de lieu géométrique de la terre et du ciel.**

Jacques G. KRAFFT (1949)

Vous m'apprenez que vous préparez le 100[e] numéro de votre Goéland. **Ce chiffre me confond d'admiration, parce qu'il me permet d'imaginer la somme d'efforts, de désintéressement, d'amour de la poésie, des poètes et des idées qu'il représente. C'est merveilleux. Les hommes comme vous — il n'y en a pas beaucoup — me font toujours l'impression d'appartenir à une autre planète.**

André BILLY (1951)

Vous avez fait de la Tour du Vent, d'où part le vol du Goéland, **la Maison des Poètes. Ils vous en sont à jamais reconnaissants. Mais quelle gratitude paiera votre obstiné courage, vos soucis mensuels et votre invincible fidélité, — en ces temps qui lui sont si peu propices — à la poésie ?**

Fernand GREGH (1951)

Même si les journées étaient plus gravement harassantes, je ne pourrais me dérober au devoir de saluer, avec une amitié reconnaissante de lecteur, cette Revue de Poésie, noble, allègre, salubre, tonique, presque venue du large, le Goéland.

Quant au plaisir de complimenter publiquement son impérieux et fortifiant animateur, Théophile Briant, comment se le refuser ?

Henri MONDOR (1951)

Comment louer autant qu'il le conviendrait l'effort accompli depuis quinze ans par le Goéland **!**

Merveilleusement désintéressé, il a servi la poésie, l'art, la beauté sous toutes ses formes, c'est-à-dire les valeurs dont le monde actuel se soucie le moins. Il nous aide chaque fois à vivre dans un air salubre de grand large et de mystère. C'est de tout cœur que je souhaite à ce noble oiseau de voler haut et loin, de longues années encore.

DANIEL-ROPS (1951)

Votre Goéland **hante la tempête, comme son frère l'albatros austral. Son aile infatigable nous relie aux grands poètes d'âme tourmentée, si souvent évoqués et honorés dans vos colonnes. Pour ces témoignages fervents on vous devrait déjà une profonde gratitude.**

Mais de surcroît, les jeunes vous suivent au vol : vous avez, chez eux, révélé de vrais poètes. Ainsi vous servez la poésie sur tous les fronts.

Qu'elle continue à récompenser de ses joies votre fidélité !

Roger VERCEL (1951)

J'espère qu'on va t'embrasser bientôt, et de vive voix te féliciter pour tes admirables articles, non pas critiques, mais œuvres de poète. Seul un poète ! Cloportes tout le reste !

Cosmique tu es quand tu veux, comme tu veux !

Les étoiles au bout des doigts !
De la famille Shakespeare !

Louis-Ferdinand CÉLINE (1954)

Vous servez la Poésie, il convient donc de vous servir.

Georges DUHAMEL (1954)

Les Prix de Poésie du Goéland

Les Prix de poésie du Goéland **seront décernés pour 1956, le lundi 3 décembre prochain, à la brasserie Lipp, par son Jury habituel : Mme Germaine Beaumont, Mlle Angèle Vannier, MM. Yves Nat, Patrice de la Tour du Pin, Maurice Fombeure et Théophile Briant.**

Tous les poètes français, ainsi que les poètes suisses et belges âgés de moins de 50 ans pourront concourir (le seul Prix Madeleine Valleton **étant réservé aux plus de 50 ans, et le** Prix Georges Alexandre **à tous les poètes étrangers de langue française).**

Toutes les formes de prosodie et tous les sujets sont autorisés, à l'exclusion des poèmes en prose. Maximum : 250 vers. On peut concourir avec un seul poème, même très court.

Envoyer avant le 20 octobre deux exemplaires, de préférence dactylographiés, qui seront soumis au directeur du Goéland, **lequel décidera si oui ou non le manuscrit sera appelé à concourir. Les candidats devront joindre une enveloppe timbrée, selon l'importance du manuscrit, enveloppe qui servira soit pour le renvoi du manuscrit en double à l'auteur éliminé, soit pour la réexpédition d'un des exemplaires, après le concours, l'autre devant demeurer aux archives du** Goéland.

Chaque candidat est tenu de communiquer sa date et son lieu de naissance, ainsi que les titres de recueils de poèmes qu'il aurait publiés en librairie.

PRIX DECERNES

PRIX DU GOELAND (couplé avec le **PRIX CATHERINE-PAULIN**) (20.000 fr.) pour le meilleur manuscrit.

PRIX SAINT-POL-ROUX (5.000 fr.) pour le meilleur poème.

PRIX MARIE-BONHEUR (5.000 fr.) pour récompenser le poème le plus naïf, le plus sensible et le plus vrai.

PRIX MADELEINE-VALLETON (5.000 fr.) sans limite d'âge.

PRIX TRISTAN CORBIERE (2.000 fr.) pour un jeune poète.

PRIX GEORGES ALEXANDRE (2.000 fr.) pour un poète étranger.

PRIX CONRAD MORICAND (5.000 fr.) pour un poème d'inspiration ésotérique.

PRIX XAVIER BRIANT (2.000 fr.) pour encourager un débutant.

PRIX GERMAINE BRIANT (3.000 fr.) exclusivement réservé à un travailleur manuel.

Le Goéland **d'Hiver publiera une Anthologie des meilleurs poèmes, ainsi qu'un compte rendu détaillé de l'ensemble des manuscrits.**

CORRESPONDANCE des SONS et des COULEURS

★

Vastes comme la nuit et comme la clarté.
Charles BAUDELAIRE.

Le plus passionné de tous les « Don Juan » musicaux est assurément le fameux poème symphonique de Richard Strauss, inspiré du sombre poème dramatique de Nicolas Lenau. Le cœur écarlate du quatuor s'y marie admirablement à l'ébène sentimentale des bois et à l'or rutilant des cuivres. A côté de ce voluptueux morceau de renaissance, les équipées de **Till Eulenspiegel** folâtrent et follettent sur toute l'étendue de la tessiture orchestrale — jeux de couleurs multiples à l'ouïe dont l'impressionnisme et l'expressionnisme ne peuvent être assimilés — sur le plan visuel — qu'à certaines grandes compositions à l'écran « technicolor » de Walt Disney (**Fantasia** ou **Désert Vivant**).

Richard Strauss fut l'ultime romantique d'Outre-Rhin — et avec quel pathétique et parfois interminable prolongement — de **Tristan**... Est-ce que Paul Hindemith — dont le cœur est parfois clos dans un vase cérébral — a vraiment retrouvé le miraculeux « retable d'Isenheim » dans sa symphonie **Mathis der Mahler** ? Ses anges volent en grappes d'accords symétriques, un peu trop stylisés ; certes, on entend la navrance de Madeleine dans la « mise au tombeau » et ses longs cheveux qui essuient les pieds sacrés, et les sanglots de Notre-Dame de Compassion. Le volet de la « Tentation de saint Antoine » est par contre tout à fait réussi, la transposition sonore des formes et des couleurs fantastiques, a le sombre et l'ombre qu'il faut — et les dissonances haletantes sont bien les métamorphoses de Satan qui accable le candide thaumaturge sous forme de monstres épouvantables ou gracieux... (1). Le génie un peu flegmatique des « quatre tempéraments » a fait ce qu'il a pu ainsi que dans sa **Nobilissima Visione**, en l'honneur du petit Pauvre d'Assise... Le plus grand des musiciens Anglais actuels, Benjamin Britten, a utilisé tous les timbres, toutes les ressources et toutes les positions de la formation orchestrale dans ses **Variations sur un thème de Purcell**, sorte de cours de composition, du même moule scholastique que, par exemple, le délicat et spirituel **Pierre et le loup** de Serge Prokofieff. Plus encore que dans cette virtuosité, nous retrouverions dans les « interludes » de **Peter Grimes** la palette de la Grande-Bretagne qui va des têtes d'anges de Reynolds, de William Blake et des préraphaélites, aux grotesqueries de Rowlandson et aux paysages brumeux et voilés de Turner...

Le Norvégien Edward Grieg — comme tant d'autres valeurs « délicates ou énormes » à notre époque de science **atomique** et d'esthétique au cœur desséché — subit une période de défaveur. Bonbons glacés, si l'on veut, marquetterie de salon si l'on y tient absolument, pâtisserie d'un autre temps, nous ne nous lassons pas d'aimer, autant la suite consacrée à Holberg, le Molière Danois que ces ravissants **Lyriche stücks** qui vont des sylphes et de l'halling local à ce merveilleux **Nocturne** préfauréen ravélien dont Debussy faisait ses délices. Musique rose ou violet rompu. C'est avec *beaucoup plus de réserve* que nous considérerons le Danois Carl Nielsen — façon de saint-Saëns scandinave — qui réfracte parfois les statues polychromes des fjords et le cygne de **Tuonela** du Finlandais Sibélius qui glisse sur le lac ésotérique du « Kelevvala »...

Du côté Slave, voici les larmes de la **Fontaine d'Aréthuse** du polonais Karol Szymanowsky, émotion du violon en gouttelettes irisées, les **Images** et les **Portraits** de Béla Bartok, où le Mandarin Merveilleux se dépouille et se synthétise sans renoncer à son « Ostinato ». **La Bagarre** du Slovaque Bohuslav Martinu, réfraction de « Pacific » ou de « Rugby » d'Arthur Honegger, est sans doute maillot jaune ou « ceinture rouge » à souhait — rapidité mécanique jusqu'à la mort... mettons la victoire finale. Nous lui préférerons les deux **Rapsodies Roumaines** de Georges Enesco qui atteignent la force et la joie par les couleurs les plus franches et les plus humbles... Est-ce que le ballet **Jeu de Cartes** d'Igor Strawinsky — qui parfois rossinianise ou brahmanise avec une ironie acide — évoque vraiment les couleurs troublantes et violentes des tarots égyptiens et italiens ? Par contre, l'admirable **Fils Prodigue** de Serge Prokofiev fut décoré somptueusement par Georges Rouault — mais les cernes accusés et la peinture de « verrier » infernal de ce dernier n'auraient-ils pas mieux convenu à la **Suite Scythe** ou à **Chout** ? Car c'est là une des compositions les plus intimes et les plus sereines de l'Ange de Feu, où, comme Béla Bartok, sans renoncer à rien de sa polytonie ou de ses modulations de tons éloignés, il semble brûler ses aurores, sauf en certains numéros (**l'Ivresse et le Partage du butin**) et s'acheminer déjà vers le chant du cygne de ses dernières sonates.

A côté de Serge le cosmique et le généreux, cette Somme Musicale du Génie Russe, les derniers peintres sonores « soviétiques », Chostakovitch avec son âge d'or, l'Arménien Aram Katchaturian avec sa Gayaneh et Dimitri Kabalewsky avec ses Comédiens semblent bien correspondre aux couleurs crues et rudimentaires de certains films de là-bas. Bien avant eux, intermédiaire entre le Sacreur du Printemps et le Suiteur scythe, il y avait eu l'extatique Alexandre Scriabine qui essayait de mélanger — comme René Ghil en poésie — les couleurs du prisme et les enharmonies, et mourut fou d'amour et de douleur, en ne voyant plus qu'une ligne rouge, une immense ligne rouge... (2).

Dans le groupe Latin, les Corses Henri Martelli et Henri Tomasi ont coloré les **bas-reliefs Assyriens** — noir sur blanc — ou le folklore de leur pays avec autant de talent que de conviction. En Italie, le Romain Ottorino Respighi (1879-1936) est non seulement l'auteur d'un somptueux triptyque orchestral dédié à la Ville Eternelle : **Pini da Roma** ; **Fontane di Roma** ; **Fieste Romane**, Fontaines, Pins et Fêtes, mais aussi de la suite symphonique : **Vetrate di Chiesa** (Vitraux d'église) où il est arrivé à retrouver, avec son sens inné de la description contrapunctique, et une polyphonie très riche qu'il tenait de son maître Rimsky-Korsakov, les écarlates, les ors, les bleus ou les gemmes sombres et profondes de la Fuite en Egypte, de l'Archange sigûlère Saint Michel, de sainte Claire et du pontife Saint-Grégoire-le-Grand. Ce musicien-poète, au frais impressionnisme, qui s'essaya aussi à « sonoriser Botticelli, a ainsi ouvert la voie aux **Cloches** de Francesco Malipiero, aux **puppazetti** d'Alfredo Casella et au **Bal** de Vittorio Rieti — décoré par Giorgio de Chirico — jusqu'aux inspirés du « sériel » : Luigi Dalla Picolla et Goffredo Petrassi.

En Espagne, les **Goyescas** d'Enrique Granados, chef-d'œuvre d'écriture pianistique, reproduisent les caprices et les proverbes de Goya (**Amor y muerte**) avec le maximum de cœur et de passion (3). Les trois **danses fantastiques** de Joaquin Turina : Exaltacion, Ensueno, Orgia — dans une instrumentation aussi fine que truculente — vont de la douleur mystique à la joie du vin et des fleurs et semblent, sur le mode sévillan, la réalisation du vers de Baudelaire :

Les sons et les parfums tournent
[dans l'air du soir

et ses trois **Portraits de femmes** pour piano sont d'un violent et précis peintre du clavier. L'œuvre la plus abondante et la plus riche de Manuel de Falla : **Le Tricorne** — un « Petrouchka » madrilène moins tourmenté — un des plus merveilleux « ballets » du découvreur Diaghilev, fut décorée par Picasso. Jonction du déformateur cubiste de génie et du doux mystique sonore, entre Thérèse d'Avila et Cervantès — qui bientôt allait se faire ascète dans le **Retable**...

Le beau poème symphonique de jeunesse d'Ernest Chausson : **Viviane** pourrait être une illustration sonore des enlumineurs du « Roman de Lancelot » (4) — et les **Masques et Bergamasques** de Gabriel Fauré vont de Watteau-Verlaine à un Monticelli moins accusé. Les **Estampes** et les **Images** pianistiques de Claude Debussy sont — **mutatis mutandis** — entre les « nymphéas » de Claude Monet et le « cirque » de Seurat ; celles d'orchestre — avec, au centre, la brillante **Iberia** — ont des sonorités nuées et estompées (**Gigue, Rondes de printemps**), qui vont de Sisley le nuancé à Signac le pointilliste, et atteindront leur apogée dans les ultimes ballets : **Jeux** et **Khamma**. Par contre, on ne peut comparer la miraculeuse couleur de l'orchestre de Maurice Ravel à aucun peintre, à moins qu'il ne s'agisse des **Tableaux d'une Exposition** où il égale son génie à celui de Modeste Moussorgsky... On a rapproché un peu arbitrairement Erik Satie du Douanier Rousseau : si les **Ogives et les Gymnopédies** furent composées sous l'influence de Puvis de Chavannes et d'Odilon Redon, c'est à certaines estampes japonaises que l'on pourrait attribuer les **Sports et divertissements** ou l'orchestre direct de **Parade**. Une halte émue vers les **Baigneuses au soleil** de Déodat de Séverac qui « musiquent » autant la sensualité de Fragonard que la mystérieuse palette d'Amédée de la Patellière nous amènera vers l'éclatant **Bacchus et Ariane** d'Albert Roussel — un Daphnis plus acide, une suite Scythe moins éclaboussante — qui fut décoré par le surréel Giorgio de Chirico, mais nous évoque bien plus les marines attendries d'Othon Friesz ou les teintes glauques et à pleine pâte de Dunoyer de Segonzac... Non loin de ce festin dionysiaque, Florent Schmitt faisait déferler les perles et les éclairs de **sa Salomé** comme un H. Regnault de la volupté, et le chromatisme inlassable d'**Ariane et le prince Amour**.

Dans le sillage fauréo debussyste, nous capterons aussi bien la ravissante **Feuille d'images** de Louis Aubert le Paraméen qui va du mauve impressionniste au bistre fauve du premier Strawinsky, que le grand et mal connu Charles Koechlin, avec **Les Sept âges de Charlie Chaplin** et le **Buisson ardent** — d'après Romain-Rolland — chevauchant polyphoniquement de l'exotisme de Paul Gauguin et de la rudesse au couteau de Vincent Van Gogh aux expressionnistes des premières expériences... (5) La truculence des **Fâcheux** et des **Matelots** de Georges Auric fut décorée par le « classique » Georges Braque, et c'est la grâce féminine de Marie Laurencin qui orna le charme mélodique et facétieux des **Biches** de Francis Poulenc. André Derain orna et festonna — avec son sens apollinien de la matière du paysage — **Salade** de Darius Milhaud, dont ce dernier tira la suite allègre du « Carnaval d'Aix », et Guy Fauconnet suivit le **Dit des jeux du monde** d'Arthur Honegger, dont la magnifique **Toccata et variations** pour piano de 1916 nous évoque la ligne et les bariolages d'Henri Matisse. Les trois **Escales** et **Diane de Poitiers** de Jacques Ibert, d'une facture impeccable et d'une fraîcheur parfois romance, nous font penser à la sérénité plagale de Raoul Dufy — bleu de Palerme, Souks tunisiens, mantes valenciennes ou miniatures anglaises aux détails pittoresques. Est-ce de Paul Klee ou de Joan Miro qu'il faut rapprocher — par exemple — les **Concerti** pour ondes Martenot et trompette d'André Jolivet, ou encore de certaines compositions, natures mortes ou « esquisses » non-figuratives du si bien doué Nicolas de Staël mort à l'aube de sa maturité — car, chez l'occultiste sonore André Jolivet, la force de la santé et la santé de la force prédominent... Et les premières suites d'orgue d'Olivier Messiaen : **l'Ascension** ou la **Nativité** ne transposent-elles pas — sur le plan de la durée — les visions polychromes de Marc Chagall ou l'orphisme de Robert Delaunay ? — alors que son chef-d'œuvre, la grande symphonie en dix mouvements : **Turangalila**, synthèse du double amour, où la percussion exotique se mêle à la polymodalité ourique nous évoque plutôt quelque Foujita exacerbé ou un Pierre Ino au bout de ses recherches, et que ses toutes dernières œuvres, expériences labyrinthines trop scientifiques à notre sens — (je pense à **Île de Feu** et au **Réveil des oiseaux**) — seraient bien plus proches du surréalisme de Pierre Roy ou de Robert Magritte que des arbres de paradis de Séraphine de Senlis ou du « mur des oiseaux » d'André Bauchant !

Ce ne sont là qu'hypothèses ou similitudes, car chaque œuvre reste accomplie dans son domaine polyphonique, plastique ou lyrique — et j'ai essayé de démontrer plus haut la difficulté de transposer, de transformer un tableau, un vitrail ou une tapisserie en matière musicale. Chacun a son cœur — de chair ordinaire ou reflétant le Cœur immense du Sauveur Jésus-Christ — et chaque cœur, chaque âme de cœur porte la couleur particulière de sa lassitude terrestre ou de son espoir céleste :

Eloignez de mes yeux les flamboiements
[barbares
Du Rouge, cri de sang que jettent les fan-
[fares,
Eloignez la splendeur du Jaune, cri de
[l'Or,
Où le soleil persiste et resurgit encor.

Ecartez le sourire invincible du Rose
Qui jaillit de la fleur ingénument éclose,
Et le regard serein et limpide du bleu
Car mon âme est, ce soir, triste comme un
[adieu.

Elle adore le charme atténué du Mauve
Pareil aux anges faux qui parfument l'al-
[côve ;
Et la mysticité du profond Violet,
Plus grave qu'un chant d'orgue et plus
[doux qu'un reflet.

Versez-lui l'eau du Vert qui calme le sup-
[plice
Des paupières, fraîcheur des yeux de Béa-
[trice.
Entourez-la du rêve et de la paix du Gris,
Crépuscule de l'âme et des danseurs ravis.

Le Brun des soirs anciens, favorable à
[l'étude,
Fait endurer mon silence et ma solitude,
Venez ensevelir mon ancien désespoir
Sous la neige du Blanc et dans la nuit du
[Noir (6).

Alain MESSIAEN.

(1) Cf **L'Enfer dans la Divine Comédie des musiciens**, par A. M.

(2) L'Indo-Chinoise Louise N'Guen Van-Ty dans la **Fête du Têt** et le **Scherzo des lanternes** a tenté aussi de curieuses expériences.

(3) Cf notre étude : **Magie du piano ibérique.**

(4) Bible de l'Arsenal, Paris.

(5) N'oublions pas le « Greco » d'Inghelbrecht, curieuse stylisation !

(6) Renée Vivien (**Evocations**).

La Bohémienne endormie. Henri ROUSSEAU

STÈLES

★

Marie LAURENCIN

Marie Laurencin qui est morte récemment à Paris, âgée de 70 ans, fut en 1907 la compagne des « camarades du Bateau-Lavoir » à qui elle avait été présentée par Georges Braque. Elle connut ainsi Guillaume Apollinaire, Max Jacob, Picasso, André Salmon, Fernand Fleuret, Juan Gris et Moréas. Originaire du signe du Scorpion, et du même jour que l'amazone Nathalie Barney (elle était née à Paris le 31 octobre 1885), elle était douée de cette perception directe qui permet les assimilations fulgurantes. Pourtant, malgré la personnalité des poètes et des artistes qui l'entouraient, coincée pour ainsi dire entre les Cubistes dogmatiques et les Fauves aux dents de croquemitaines (Rodin l'avait surnommée « la Fauvette »), elle sut préserver son inspiration et sa palette à trois tons, — le blanc, le rose et le noir — et perpétuer dans sa manière « pompadour » ou « rococo », comme le rappelait un jour Maurice Raynal, les images et sortilèges de ses premières années — biches et poneys, guitares et colombes — du temps que, son cartable sous le bras et ses beaux cheveux blonds sur ses rondes épaules, elle allait au Lycée Lamartine apprendre la syntaxe et l'histoire naturelle.

Son souvenir reste associé à cette équipe étincelante, qui devait fournir tant de célébrités, et plus spécialement à Guillaume Apollinaire, qui l'aima et chanta pour elle **Les Cloches de Rhénanie** (« **Toutes les cloches sonneront — Quand donc reviendrez-vous Marie ?...** »

C'est à elle aussi que l'auteur d'**Alcools** pensait quand il écrivait cet **Adieu** qui a la plénitude et la beauté d'un plain-chant stellaire.

J'ai cueilli ce brin de bruyère
L'automne est morte souviens-t'en
Nous ne nous verrons plus sur terre
Odeur du temps brin de bruyère
Et souviens-toi que je t'attends.

La voici maintenant au rendez-vous fixé par le « poète assassiné ». Marcel Jouhandeau qui était un des intimes de Marie Laurencin, a dit au lendemain de sa mort : « **On meurt dans la mesure où l'on existe. Son absence me semble un abîme...** »

Vincent MUSELLI

Le poète Vincent Muselli, mort le 29 juin à l'Hôpital Beaujon, fut également camarade d'Apollinaire. Mais il lui préférait Maurice du Plessys, non seulement pour les affinités qu'il se sentait avec cet étonnant bohème, mais aussi parce qu'il le savait, comme lui, féru de poésie traditionnelle.

Dans une récente enquête sur la Poésie organisée par la revue **Points et Contrepoints**, Vincent Muselli fit connaître son sentiment qui n'avait pas varié depuis le temps où jeune humaniste chez les Jésuites de Sainte-Croix du Mans, vers 1898, il étudiait des dactyles et des spondées dans la ligne de Virgile (**Virgilii Maronis Opera**).

« **La poésie, répondit Muselli, est une opération magique, essentiellement une incantation. Peut-il y avoir incantation sans rythme ?** »

Né le 22 mai 1879 à Argentan d'un père officier originaire de Corse et d'une mère de la région normande, Vincent Muselli publia *ses premiers essais poétiques dans* **Les Chimères** (1908), *puis aux* **Marges**, *à la* **Muse Française**, au **Spectateur** et au **Mercure de France**. Découvert en réalité par Frédéric Lefèvre, qui en 1914, l'annonçait comme l'un des maîtres de demain, Vincent Muselli (au nom prédestiné, comme je le lui fis remarquer moi-même, lors de notre dernière rencontre) publia son premier florilège **Les Travaux et les Jeux** à l'âge de 35 ans. Son œuvre uniquement poétique, dont la courbe ascensionnelle restera un modèle de pureté, comprend notamment **Les Sonnets à Philis**, **Les Douze Pas des Muses**, et surtout les vingt-trois stances des **Convives**, dont Yves-Gérard le Dantec a dit, dans son adieu à Vincent Muselli, que ces poèmes, d'un éclatant lyrisme, « se rangent au niveau des douze **Chimères** de Gérard de Nerval ».

Aussi bien n'appartenaient-ils pas l'un et l'autre au même ciel de naissance ? De sorte qu'on peut unir dans une commune admiration ces deux frères de la « Voie lactée », surtout quand on relit, après **El Desdichado**, ce « Dernier Jour » prémonitoire de Vincent Muselli, et qu'on s'y attarde *sur ce tercet, paré de la grandeur des textes immortels.*

Humble devant le flamboyante Eternité
Plus rien ne me sera que paille et vanité
Hormis cette vertu qui force les étoiles.

André VILLEBŒUF

C'est avec une émotion profonde que nous avons appris la mort de notre vieil ami, le peintre André Villebœuf.

Il appartint, dès 1923, aux premiers groupes organisés par Pierre Bompard à la Galerie Briant-Robert, rue d'Argenteuil, et sa silhouette sympathique et truculente était de tous nos grands vernissages où se pressait alors la jeunesse effervescente d'après-guerre. Passionné de la couleur, dessinateur plein de verve, André Villebœuf ajouta bientôt une corde à son arc et publia de savoureuses **Histoires de France** qui consacrèrent son talent d'écrivain.

André Villebœuf aimait beaucoup l'Espagne, qu'il avait découverte en 1928, et chaque année il faisait de longs séjours dans le pays des corridas, où il fréquentait les seigneurs des arènes, et d'où il rapportait de rutilantes aquarelles, avec une abondante moisson de souvenirs.

Ces souvenirs, il venait de les réunir aux Editions Plon dans un très beau livre **Sérénades sans Guitare**, qu'il avait présenté au cours d'une Exposition, et qui avait obtenu un éclatant succès.

Il est mort subitement à Séville le 25 mai, dans le merveilleux pays qui l'avait adopté, et son grand ami Dunoyer de Segonzac a consacré un émouvant hommage à ce bel artiste, dont **Le Goéland** gardera toujours la mémoire.

Th. B.

LIVRES ET REVUES

CHARLES CROS
(Jacques Brenner) Seghers

— Cette monographie qui s'imposait paraît dans la précieuse collection des « Poètes d'Aujourd'hui ». Charles Cros, grand homme aux idées vastes, qui menait de front la poésie et la science, fut l'inventeur d'une « poésie noire » qui annonçait le surréalisme, et découvrit le principe des « machines parlantes » et de la photographie en couleurs. Il mourut à 46 ans parfaitement incompris du monde savant, et vaguement salué comme poète (oh combien vaguement !) par d'imbéciles plumitifs, dont la race n'est toujours pas éteinte.

Cet homme aux dons multiples était l'opposé de ce qu'on appelle « un bricoleur ». Mais, en dehors de quelques amis, comme Villiers de l'Isle Adam, Edouard Manet ou Mallarmé qui lui rendirent justice, il fut tellement accablé par la sottise de ses contemporains qu'il écrivit ces monologues célèbres, qui sont fondés sur l'absurdité des gens et des choses. Ensuite, il se mit à boire, fuyant dans les estaminets l'indignation qui le prenait parfois à la gorge. Il devint alors « l'homme titubant de Pituite et du Hareng Saur ».

Tout cela importe peu. Ce qui reste, c'est qu'il fut un grand bonhomme et un inimitable précurseur. Ses fantaisies en prose annoncent *Les Illuminations*. Ses saynètes, parfois teintés d'humour, fécondèrent Jarry, Laforgue et combien d'autres... N'oublions pas les accents poignants de certains de ses poèmes (« Je suis un homme mort depuis plusieurs années — Mes os sont recouverts par les roses fanées... ») ni ce *Nocturne* gorgé d'étoiles, dont Ernest Chausson a fait une cantilène désespérée, ni cette *Inscription* de marbre noir, où en six strophes il a ramassé toute son œuvre.

« Dans ma recherche coutumière
Tous les secrets de la lumière
Tous les mystères du cerveau
J'ai tout fouillé j'ai su tout dire
Faire pleurer et faire rire
Et montrer le monde nouveau... »

ROSALIE, PRINCESSE RUSSE
(Paul Yaki)

Editions Bretonnes, Brest. — Voici un conte de fées, un vrai, dont la Bretagne fut le théâtre. Rosalie Léon naquit en 1833 à Quimper. Son père était maçon. Elle fut la treizième et la dernière fille de Perrine Cadiou, qui mourut après son baptême. A 11 ans, elle était servante à l'Auberge de Bretagne à Guipavas. En 1852, Rosalie devenue à 20 ans une beauté sculpturale, impressionnante, est remarquée par un comédien de la troupe Micaonnet, qui l'enlève, l'emmène à Paris, et la fait engager dans un café-concert du Faubourg du Temple. Elle retourne son nom, et devient Rose Noël. Au Concert de l'Horloge elle chante en Bretonne, avec la coiffe natale et la collerette ruyautée. Son comédien la trompe, elle s'en sépare et va vivre avec une amie, qui fréquente « les paradis artificiels ». Peu de temps après, elle fait la connaissance d'Offenbach, qui l'engage aux Bouffes-Parisiens. Habillée en vivandière, elle joue dans « le Carnaval des Revues », quand, un soir de l'hiver 1860, elle reçoit un carton du Prince Pierre de Wittgenstein, aide de camp de sa Majesté le Tsar Alexandre II, qui l'invite à souper au Café Riche.

Ma Doue beniguet ! La petite Bretonne, qui n'a pas froid aux yeux accepte de devenir « la servante du seigneur », pour bientôt devenir sa « servante-maîtresse ». Le prince énamouré lui offre un appartement-bonbonnière rue de Tilsitt, puis un hôtel particulier, où l'ancienne servante de Guipavas dispose de 50 millions-or, d'un coupé avec phaéton et d'une couronne comtale. Elle accueille le duc de Morny, chasse à courre avec l'Impératrice, coiffée d'un tricorne brodé d'or et vêtue d'une robe d'amazone. Revenue en Bretagne avec son prince, elle achète avec lui l'ancienne auberge, et deux chaumières, qui sont transformées en palais. Pendant la guerre de 1870, le prince qui est devenu plénipotentiaire, bardé de cordons et de plaques, se réfugie en Bretagne avec sa bien-aimée. Ils disposent d'un yacht pour les croisières, et vont à la messe en calèche, avec un serviteur nègre, entre deux haies de paysans ébaubis. En 1885, alors que le prince Pierre rêve d'offrir à sa Rosik un château Renaissance, elle tombe subitement malade. Le curé la marie « in extremis » avec son amant, lequel inconsolable de la mort de sa « déesse » survenue en Août 1886, va la rejoindre un an plus tard dans la tombe.

Le mausolée de Rosalie Léon, découvert récemment par Paul Yaki lui a donné l'idée d'écrire cet ouvrage extraordinaire, qui se lit d'une traite, comme le plus passionnant roman d'aventures. Remercions l'auteur, excellent mémorialiste dans la reconstitution de cette époque dorée sur tranches, de nous fournir une fois de plus la preuve que la vie est une légende, et que la Légende, c'est la Vie.

POINTS D'ORGUE

★

LES GEANTS ET LES PIERRES CYCLOPEENNES

Plusieurs auteurs ont remarqué que l'on peut faire invariablement remonter l'origine de presque tous les mythes populaires et de presque toutes les légendes à un fait de la Nature.

Or, toute l'antiquité, tant païenne que chrétienne, croyait que la première humanité avait été une race de Géants. Les traditions sont universelles et on les retrouve dans les doctrines écrites et orales. L'Inde a ses Danavas et ses Daityas ; Ceylan avait ses Rakhasas ; la Grèce ses Titans ; l'Egypte, ses héros colossaux ; la Chaldée, ses Idzubars (Nemrods), et les Juifs, *les Emims de la terre de Moab, les fameux géants Anakim* (**Nombres XIII, 33**), *les Giborim, les* Kephaim et les Nephilim ou « êtres déchus », race après laquelle la taille des hommes commença à décroître (1).

Moïse parle d'Og, un roi dont le « lit » mesurait neuf coudées de long (15 pieds 4 pouces) et quatre de large (**Deutéronome, III, 11**), et la taille de Goliath était de six coudées et un empan (ou dix pieds et 7 pouces).

Les Géants, cependant, ne sont pas restés sans témoins dans leur existence. Tertullien fait allusion aux « Géants de Carthage », ce qui semble corroboré par la découverte, en 1856, de sarcophages géants dans cette même ville. Philostrate parle d'un squelette colossal, long de 22 coudées, ainsi que d'un autre, long de 12 coudées, qu'il vit sur le promontoire de Sigée. Nous avons encore le témoignage de Pline qui fait allusion à un géant, dans lequel il crut reconnaître Orion ou Otus, le frère d'Ephialte ; celui de Plutarque, déclarant que Sertorius vit la tombe du géant Antée, et de Pausanias, affirmant la réelle existence des tombes d'Astérius et de Géryon, ou de Hillus, fils d'Hercule — tous, des géants, des Titans ou des hommes puissants. Enfin, l'abbé Prégues nous dit que dans le voisinage des volcans de l'île Théra, on découvrit des géants aux crânes énormes, enfouis sous des pierres colossales, dont l'érection dut nécessiter partout l'emploi de forces titaniques, et que la tradition associe dans tous les pays les idées de géants avec celles de volcans et de magie.

Dans le même ordre d'idées, et de l'autre côté de l'Atlantique, le Père Duran, dans son **Histoire ancienne de la Nouvelle Espagne**, cite le témoignage d'un indigène mexicain centenaire, qui explique de la façon suivante la construction de la grande Pyramide de Cholula :

« A l'origine, cette contrée (Cholula) se trouvait dans les ténèbres, mais après que la lumière du soleil eut apparu à l'Est, des hommes gigantesques survinrent, qui bâtirent cette pyramide ; après quoi, ses constructeurs furent disséminés dans toutes les parties de la terre ».

Donnelly ajoute qu' « une grande partie de l'histoire de l'Amérique centrale, débute par les faits et gestes d'une ancienne race de géants, appelés Quinanes ».

Dès lors, ne serait-on pas en droit de formuler la même hypothèse, quand on considère, de nos jours, certaines constructions cyclopéennes du Mexique et du Pérou, quand on se demande, sans parvenir à y répondre, comment furent édifiées les statues géantes de l'Ile de Pâques, celles de Bamian, dans l'Asie centrale, les temples de l'Inde, de Ceylan, et de Mycènes en Grèce, enfin, la grande Pyramide de Giseh, témoignages indéniables des constructeurs de l'Atlantide ?

Comme le dit si exactement Creuzer, évoquant la race des Géants : « Ces enfants du Ciel et de la Terre étaient doués, au moment de leur naissance, par les Puissances souveraines, par les auteurs de leur Etre, de facultés extraordinaires, tant morales que physiques. Ils commandaient aux Eléments, connaissaient les secrets du Ciel et de la Terre, ceux de la mer et du monde entier, et lisaient l'avenir dans les étoiles... Lorsqu'on lit ce qui se rapporte à eux, il semble que l'on ait à faire, non pas à des hommes comme nous, mais à des Esprits des Eléments, jaillis du sein de la Nature, et ayant toute autorité sur elle. Tous ces êtres ont pour caractéristiques la magie et la sorcellerie. »

*

A Stonehenge, Carnac et Westhoadley — véritables forêts de rochers, — on trouve d'immenses monolithes, dont quelques-uns pèsent plus de 500.000 kilogrammes. Les pierres suspendues de la plaine de Salisbury sont considérées comme les restes d'un temple druidique, mais les Druides étaient des hommes historiques, et non des Cyclopes ou des Géants. Qui donc, pourtant, sinon des Géants, aurait jamais pu soulever de pareilles masses, principalement celles que l'on voit à Carnac et à Westhoadley, les ranger symétriquement, de façon à ce qu'elles représentent le planisphère, et les placer si merveilleusement en équilibre, qu'elles semblent à peine toucher le sol, et que, bien que le moindre attouchement du doigt les fasse bouger, elles résistent aux efforts de vingt hommes cherchant à les déplacer ?

Les pierres oscillantes, ou « logan », portent divers noms. La fameuse pierre de Westminster était appelée « lia fail » — la pierre qui parle — et elle n'élevait la voix, dit-on, que « pour nommer le roi qu'il fallait choisir ». Celle des Celtes se nommait « Clachabrath », c'est-à-dire « la pierre de la destinée et du jugement ». Il y avait encore « la pierre qui prophétise » ou pierre de l'épreuve, et « la pierre oracle » ; les pierres mouvantes et animées des Phéniciens ; la « pierre-qui-gronde » des Irlandais. La Bretagne a ses pierres sonnantes au Guildo, ses pierres branlantes au Huelgoat. On en trouve dans l'Ancien comme dans le Nouveau Monde, dans les Iles Britanniques, en Espagne, en Italie, en Russie, en Allemagne, de même que dans l'Amérique du Nord. Pline mentionne l'existence de plusieurs en Asie, et Apollonius de Rhodes s'étend longuement sur les pierres oscillantes, disant que ce sont des pierres placées aux sommets des **tumuli**, qui sont sensibles, et qu'elles peuvent être mises en mouvement par le mental, c'est-à-dire par la force de la volonté.

Si nous avançons que les pierres de Bretagne et de l'Ouest de l'Angleterre, notamment, sont des vestiges des derniers Atlantes, on nous répondra que les géologues leur attribuent une origine naturelle ; que, lorsqu'un rocher s'érode sous l'action du temps, il revêt cette forme, et que les « fors » de l'Angleterre devraient leurs si curieux aspects à la même cause.

La Géologie, cependant, nous apprend que ces masses gigantesques sont souvent étrangères à la contrée où elles se trouvent maintenant fixées, et que leurs congénères géologiques appartiennent fréquemment à des couches inconnues dans ces contrées, et que l'on ne trouve que bien loin, au delà des mers... Mr William Tooke, parlant des énormes blocs de granit qui sont éparpillés dans la Russie méridionale et dans la Sibérie, dit que là où ils se trouvent aujourd'hui, il n'existe ni rochers, ni montagnes, et qu'ils ont dû être transportés « à d'énormes distances et grâce à des efforts prodigieux ». Charton cite également le spécimen d'une roche de ce genre en Irlande, qui fut soumis à l'analyse d'un éminent géologue anglais, lequel attribua à cette roche une origine étrangère « peut-être même africaine ». Il faudrait quand même s'entendre !...

Ce qu'il faut retenir de tout ceci c'est que ces blocs énormes ont été transportés par une puissance humaine, bien que gigantesque, et pas plus par la Nature seule que par Dieu ou le Diable. La science ayant entrepris de démontrer que le Mental et l'Esprit ne sont que de simples productions de « forces aveugles », est bien capable de prouver un jour ou l'autre que la Nature seule a aligné les roches gigantesques de Stonehenge, qu'elle seule a fixé leurs positions avec une précision mathématique, leur a donné la forme du planisphère de Dendérah et des signes du Zodiaque, et a transporté des roches pesant plus d'un million de livres, du fond de l'Afrique et de l'Asie, jusqu'en Angleterre et en Irlande !...

Quoi qu'il en soit, les étonnants mouvements de ces masses placées en équilibre les firent comparer à des dieux par les Celtes. Et Creuzer ajoute :

« Il est difficile de ne pas soupçonner dans les constructions de Tyrinthe et de Mycènes, l'intervention de forces planétaires, mises en mouvement par des puissances célestes, analogues aux Dactyles. Chacune de ces roches constitue un bloc dont le poids mettrait à l'épreuve les plus puissantes machines. En un mot, on trouve éparpillées sur toute la surface du globe, des masses en présence desquelles le mot « matériaux » semble dépourvu de sens, dont l'aspect confond l'imagination, et auxquelles il a fallu donner un nom aussi colossal que les masses elles-mêmes. En outre ces immenses pierres oscillantes, appelées parfois « routers » (qui mettent en déroute), dressées sur une de leurs extrémités, comme sur un point, dans un équilibre si parfait que le moindre contact suffit à les mettre en mouvement, trahissent une connaissance positive de la Statique chez ceux qui les ont placées. Les mouvements opposés réciproques, les surfaces planes, convexes et concaves tour à tour, tout cela les rattache aux monuments cyclopéens, dont on peut dire avec raison, en répétant les paroles de Mazochius de la Vigne, que « les démons semblent y avoir travaillé, davantage que les hommes ».

REMARQUE SUR LA GRANDE PYRAMIDE

A Moret cite un bloc de granit remarqué dans un temple funéraire précédant la Pyramide de Khephren, qui dépassait 170 mètres cubes, et pesait plus de 470.000 kgs. Les pierres sont si exactement ajustées qu'on peut promener une lame de canif sur leur surface, sans découvrir le joint qui les sépare, bien qu'elles ne soient pas assemblées au mortier. De nos jours, ainsi que le faisait remarquer un des principaux entrepreneurs carriers des Etats-Unis, nous ne possédons aucune machine assez perfectionnée, qui puisse réaliser deux surfaces de 10 mètres de long, s'assemblant aussi parfaitement que les pierres de la Grande Pyramide.

Conrad MORICAND

(1) Les douze espions envoyés en Chanaan racontent ceci à Moïse : « **Le pays que nous avons parcouru pour l'explorer est un pays qui dévore ses habitants ; tous ceux que nous y avons vus sont des hommes de haute taille. Et nous y avons vu des géants, enfants d'Anak de la race des géants. Nous étions, à nos yeux et aux leurs, comme des sauterelles.**

Echos des Lettres et des Arts

★

— Au moment de mettre sous presse nous apprenons la mort du violoniste Robert Krettly. Nous consacrerons un hommage dans le prochain numéro à ce musicien très remarquable, qui était un ami de fondation du **Goéland**.

— Notre ami Pierre Devaux nous communique la mort de l'abbé Balleux curé de Mont-Saint-Sulpice, dans l'Yonne. « Ce pasteur à l'âme de brebis tondue, franc comme l'or, était un grand esprit. Latiniste, helléniste, théologien et géologue de grande classe, il était resté humble desservant de paroisse de campagne, car ses manières n'étaient pas du goût de l'Archevêché. »

— Dans le dernier **Goéland**, signalons un « erratum » à propos de **Mektroub**, sous la signature du Liseur des Grèves. C'est **Arthur** Nicolet qu'il faut lire, et non pas **Alfred**.

— Le Lundi 7 mai chez Madame Chevant-Maillard, Jeanne Sully et Roger Lucas ont présenté **L'Année Infinie**, oratorio poétique de Jacques G. Krafft.

— Les Editions [illegible] publient **Message** [illegible] de [illegible] avec Léon Carrieux. **Le Goéland** prépare un hommage collectif, à la mémoire de ce grand visionnaire.

— Pierre Lelièvre, inspecteur général des Bibliothèques vient de publier **Saint-Malo, La Rance, Dinan et le Pays Malouin**, ouvrage très remarquable par la cité-corsaire et son fleuve de beauté, qui est illustré de 31 vivantes aquarelles (coloris à la main) du bon peintre Louis Suire, de La Rochelle. Il y a des exemplaires de luxe de divers prix et 250 exemplaires sur Vélin de Voiron. Renseignements et souscriptions : La Rose des Vents, 1, rue Villeneuve, La Rochelle.

— Le 26 Août prochain, aux fêtes annuelles du Trégor, Théophile Briant, prendra la parole, au titre de Président de l'Association des Ecrivains de l'Ouest. Léon Dubreuil parlera de Léon Durocher et de Charles Le Goffic, et Th. Briant rappellera le souvenir de Gabriel Vicaire et Anatole Le Braz. Des poèmes seront récités.

— Le Prix de Cent mille francs offert par la Ville de Rennes pour couronner un manuscrit inédit ou une œuvre nouvelle sera décerné le Samedi 12 décembre à Rennes par le Jury de l'Association des Ecrivains de l'Ouest. Tous renseignements chez Mme Yvonne Meynier, 92, rue de Palestine à Rennes.

— **Les Cahiers d'Histoire et de Folklore** dont il faut souligner l'activité et le rayonnement, viennent de publier un ouvrage richement documenté et illustré, **Actualité de l'Art Celtique**, avec des textes de grands spécialistes comme, André Varagnac, Régine Pernoud, Lanceiot Lengyel, Albert Dichiev etc. Cet ouvrage a été présenté à Paris et à Rennes, avec le plus grand succès. Rédacteur en Chef : Claude Gaucher, Grande Rue, Dol-de-Bretagne.

— Amavis a fait en Juin rue des Saints-Pères à Paris, une exposition de ses images les plus récentes, où elle réunissait des qualités exceptionnelles de dessinateur, de poète et de visionnaire. A eux seuls les titres de certaines œuvres indiquent les préoccupations plastiques d'Amavis : **Danse de l'Arbre, La Fleur du Fer, Le Robot s'amuse, Le Tribunal du Corps, La Peur de l'Amour, l'Ile Crucifiée, La Fleur du Mal**. Son **Lourdes** est une chose absolument hallucinante.

Surréalisme ? néo-symbolisme ? il est bien difficile de couvrir d'une étiquette facile ces étranges « divagations » graphiques, qui plongent au plus profond de notre être.

« **Je cherche à exprimer l'ineffable, par le tangible**, nous a dit Amavis, **exactement le contraire de l'abstrait, qui part souvent du banal pour aboutir à un hermétisme faisant illusion. Je déforme en effet pour signifier un chemin d'analogies. Lourdes que vous avez apprécié, est sorti du rouge de la souffrance.** »

— Après le recueil consacré à Tristan Klingsor (Gd Prix de la Sté des Poètes Français 1956) **l'Amitié par le Livre** va sortir un florilège de la grande poétesse Louisa Paulin, qui fut découverte par le Jury du Goéland en 1937. La préface est de Th. Briant, les poèmes ont été choisis par Georges Bouquet et Pierre Menanteau. Exemplaires à 250, 300, 400, 500 et 1.500 francs. Pour les souscriptions écrire à Camille Belguise, 11, rue de Brémond d'Ars à Quimperlé.

— Voici les titres de quelques ouvrages dont **le Goéland** parlera dans ses prochaines chroniques :

Les Mardis Galles (André Marmole), préface d'André Breton. — **Prikas** (André Salmon). — **Alain Fournier et le Grand Meaulnes** (Jean Deléttres). — **Emily Dickinson** (Traduction P. Messiaen). — **Kierkegaard ou l'Esprit d'Elseneur** (Villy-Paul Romain). — Edition Critique des **Contes Cruels** de Villiers de l'Isle-Adam (J. Bollery et P. G. Castex). — **Jacques Rivière** (Paul Beaulieu). — **Près de Colette** (Maurice Goudeket). — **Le Bonheur du Jour** (Hélène Cadou). — **Le Corymbe d'Or** (René-Pierre Holingue). — **Contes de la Bonne Auberge** (Julien Guillemard). — **La Pierre au Cou** (Henri Joubrel). — **La Fleur enchantée**. Poésies romantiques allemandes (Albert Garreau). — **Le Château Aventureux** (Gilbert Dupé). — **Saint Antoine de Padoue** (Jean Soulairol).

— Nous recommandons à nos lecteurs les revues suivantes :

— **La Flûte enchantée**, dirigée à Tilff (Belgique) par le bon poète Alexis Curvers (Poèmes de Catherine Paulin, Anne-Marie Kegels, Vincent Muselli).

— **Triades** (revue de Culture Humaine), 91, rue d'Assas, Paris. — Au sommaire des derniers numéros : **L'Esprit qui doit venir. Les Origines. Le Père**.

— **Kad** (Cahier de Philosophie Druidique, 3, rue de Clisson, Rennes). Dans la dernière livraison : **Les Triades bardiques. Le dieu celtique Ogmios. Les anciens habitants de la Gaule.**

— **Marsyas** (Sully-André-Peyre, Mûreri-gne Aigues-Vives (Gard). Il y a toujours une pensée originale à glaner dans « Les Papiers de Charles Rafel ».

LIVRES REÇUS

— **L'Ame des Juillets** (Henri Brand), Caractères. — **Le Mendiant d'Eau Pure** (René-Raoul Daveau), Debresse. — **Jusqu'à la Limite de la Chair** (Claude Rinval), Debresse, poème sur Tristan Corbière. — **Miracles-Jeux** (Jean Laurent), La Tour de Feu, Présentation de Robert Delahaye. — **Poésie et Leçons de Choses** (Pierrette Oullié), Imprimerie St-Michel. — **Le Lierre et l'Oiseau** (Solange de Bressieux), Souffles, Montpellier. — **Exercices Préliminaires** (François Monod), A. Henneuse, Lyon. — **Rompre le Pain** (André Paul Bastien), Caractères. — **Les Dieux s'amusent** (Henry Meillant), Editions des Marches. — **Chants alternés pour deux déesses** (Roger Joseph). — **Premier Canope** (Charles Noyer), Mirbeau, Neufchâtel. — **Fugues** (Pierre [illegible]-Corrèze). Points et Contrepoints. — **Jeux du voyage** (Henri Chabrol). Formes et Couleurs. — **Cordée poétique** aux éditions Debresse, qui publient un recueil collectif d'Angèle Marietti, Paul Dorge et d'André Massé. — **Le Rire est un masque ou un domino** (Christian Félix), Paragraphes. — **De la même forme que l'eau** (Julien). Debresse. — **La Nuit en Cage** (René-Georges Leuck), N.E. Debresse. — **Ardennes mes Amours** (Marie-Louise Fa-rot), Le Borée. — **Préludes** (Claude de Presles), Iles de Lérins. — **Ballet** (Raymond Schaltin), Subervie. — **L'âme de la Poésie Canadienne Française**, florilège recueilli par Laure Riese, éditions Macmillan. — **Diadème du silence** (Marguerite Savigny-Vesco), éditions Pierre Clairac.

Les vingt ans du Goéland

★

Plus de cent personnes ont assisté à la « veillée poétique et musicale », qui se déroula le 23 juin à la Tour du Vent, pour célébrer les vingt ans du Goéland.

Citons d'abord les poètes et les écrivains, les musiciens et les peintres qui furent présents à cette fête : Mmes et Mlles Thérèse Herpin, Anne de Tourville, Angèle Vannier, Yvonne Meynier, Elisa Manny, Denise Bonal, Jane Guégan, Miss Hanney, M. Hilaire, Andrée Berry, Pia Colombo, Odette de Lorgeril, Andrée Bourçois-Macé, Louise Vincent, Gaby Chaumont, Petite Lumière, Sophie Laurence ; MM. André Dufrêne, Roger Rivoallan, Chapelan, Jean-Louis Bertrand, Michel Velmans, Maurice Fanon, Dr Leduc et Mme, Dr François Tuloup et Mme, René Vayva, Pierre Cressard.

Nombreux furent les amis qui avaient tenu à montrer leur attachement à l'oiseau-corsaire : Dr Emmanuel de la Villéon, président de la Société Archéologique, [illegible] Mme, M. Georges Coudray, ancien député-maire de Paramé et Mme, M. Borel, procureur de la République, Marquis de la Gicleis et Mme, Colonel Tabard et Mme, Professeur Marcel Dacaen et Mme, M. Bostaing, directeur de la Cie Winterthur, Mme et Mlle, Mme Le Plénier, Dr Mandel et Mme, M. et Mme Thomas Lainé, M. et Mme Raymond Fromal, M. et Mme Georges Briant, Mme Etienne Blandin, M. et Mme Fontaine, M. et Mme de Prémorel, M. et Mme Téhard, M. et Mme Philippe Basté, M. et Mme Le Men, M. et Mme Delatousche, M. et Mme Allaire, Mme Delarose, Dr Henry, Dr Dessensé, Dr Xavier Boulogne, MM. Yvan Vincent, Fontaine, Biennassis, Chaumont, Kerguennou, Yves Conet, Yves Guéguen, enfin Yves Grivel accompagné de son groupe le Bagad [illegible] en Groagne.

Des amis s'étaient excusés par lettre ou télégramme : M. Guy La Chambre, ancien ministre, député-maire de Saint-Malo et Mme, M. Nourry, conseiller général et Mme, M. et Mme Cassigneul, M. et Mme Lognoné la romancière Yvonne Chauffin, le Dr Bernard Coudray de Brest, Lucien Baroux, Luc Bérimont, Guy Parigot, Yvonne Décade, Louis Roger, Ivan Lhomme, Job de Roincé, vice-président de l'Association des Ecrivains de l'Ouest.

Enfin nous devons des remerciements tout particuliers aux poètes André Chardine et Claude Lechère. Leurs généreux présents ont contribué à l'éclat de cette soirée, qui laissera dans la mémoire de tous un sillage inoubliable.

LIVRES et REVUES

★

SOUTINE et son TEMPS (Emile Szittya), Bibliothèque des Arts, 27, rue d'Assas, Paris. — Dans cette excellente collection enrichie de documents iconographiques et photographiques de premier ordre, la Bibliothèque des Arts avait déjà publié un Lautrec, puis un Gauguin où **Charles Chassé**, chercheur infatigable, avait rassemblé des documents inédits sur l'école de Pont-Aven, et recueilli des informations inconnues sur le gendarme des Iles Marquises.

Voici aujourd'hui une biographie bien émouvante de Soutine, qui n'eut pour vraie compagne en son étrange destinée d'artiste que l'angoisse la plus absolue.

Fils d'un petit tailleur de village lituanien habitant un misérable intérieur livré à des légions de punaises, élevé, comme tous ses coreligionnaires, dans une peur superstitieuse de l'image, Soutine, qui fréquentait à seize ans l'Académie des Beaux-Arts de Vilna, vint à Paris en 1911 avec son ami Kremegne.

D'une saleté repoussante, selon son biographe, il était obsédé par le désir de peindre des religieuses, mais, trop timide pour en aborder une, il se rattrapait sur les poulets à long cou et à peau bleue — « bélieuse » prononçait-il devant les marchands effarés (Michel-Georges-Michel l'a raconté dans ses Mémoires), et sur les carcasses de bœuf qui finissaient par dégager une puanteur tragique. Un jour les locataires appelèrent la police, et son tableau fit une telle impression sur les agents, qu'on parla d'expédier Soutine dans un asile d'aliénés.

Il l'était d'ailleurs à sa façon. « Tous ses tableaux, écrit **Szittya** crient au secours. Il ne peignait que sur de vieilles toiles, et sous la contrainte de son destin. »

Il avait 29 ans, quand un grand collectionneur américain, Alfred Barnes lui acheta cent toiles d'un coup, et le sortit de la misère. On vit alors Soutine errer devant les vitrines de marchands de tableaux et racheter ses œuvres — les « monstres », comme il les appelait — pour les lacérer à coups de couteau, quand il ne les déchirait pas avec ses dents.

Traqué pendant l'occupation, il mourut à l'Hôpital en 1943, à l'âge de 49 ans. Les marchands font maintenant la chasse à ses toiles jadis si méprisées. « Elles atteignent aujourd'hui des prix fabuleux, même celles qu'on a tirées de la poubelle et rapiécées », ce qui rappelle la chambre de purge de l'Afrique du Sud, où l'on récupère pour les grandes dames et autres « Bégum » les diamants avalés par les pauvres bougres.

Soutine fut certainement un vertigineux coloriste. Mais son œuvre hystérique et bégayante n'annonçait-elle pas, en une certaine manière, que nous sommes « au seuil de l'Apocalypse » ?

— **La Vie de Marietta Martin** (Lucie A. Rosé). **Cahiers de Marietta Martin**. Ed. La Colombe. — **Abel Clarté a déjà parlé ici même de cet ouvrage sur cette héroïne de la résistance, morte tuberculeuse en 1944 dans une geôle de Francfort-sur-le-Mein. Et nous ne saurions trop conseiller la lecture de ses « Cahiers » à tous les cœurs en peine, à tous ceux que guette, au tournant de la rue, la tentation du désespoir.**

« Une extraordinaire odyssée spirituelle a conduit Marietta Martin jusqu'aux certitudes intimes les plus lumineuses. Elle savait que sur ce monde en devenir flotte l'amour, elle savait que « l'on peut tout posséder, n'ayant plus rien », elle savait que « les désespérés se trompent ».

— **De Cuivre et de Lavande** (Jeanne Bluteau) arrêt au XVIIIe siècle. — Le livre d'une Bretonne à sa fille pour qu'elle connaisse et continue à aimer ce grand port breton du bout-du-monde, dont l'histoire et la vie sont encadrées dans un roman bien conduit et dont nous subissons le charme : un charme provincial et désuet, où éclatent l'amour de la mer et l'honneur du métier traditionnel de marin.

— **O. L. W.** (Emmanuel Looten) Caractères. — Un poète de nos amis, membre du Pen Club, qui n'est pas un débutant et qui sans défaillance a œuvré et milité pour la **poésie rénovée**. On a pu nommer ses créations des « œuvres-choc », voulant anéantir ce que les pionniers du Réel considèrent comme des « académismes » des impuissances ou des « nullités ». Dans tous les arts, il a toujours fallu des pionniers. Lisez **O. L. W.**, dont les trois lettres sont placées sous le signe de la Triade celtique, et vous jugerez. Les beaux vers y abondent, que tous peuvent admirer, car la beauté n'est d'aucune école. Et l'hymne de ce Flamand à son pays est d'un grand poète : « **Flandre géante à mon pas agrandi... — Flandre écaillée de froid dessous un ciel gelé. — Paysage affiné que bâillonnent les brumes...** »

— **La Part de l'Homme** (René Fauchois), Fayard. — **Des poèmes de sincérité d'un homme qui parle clair, sans éprouver le besoin de torturer le vocabulaire. Un homme qui pense que l'essence de la Poésie est l'émotion dans le secret du cœur. Ainsi ce quatrain nostalgique. « Je suis le mari d'une morte ».**

« Jusqu'à l'aube au creux de ma couche — Elle s'étend comme un grand lis. Et je sens brûler sur ma bouche — Les baisers qu'elle aimait jadis... »

— **Il ne faut plus jamais.** (Maurice Rostand), Debresse. — **L'auteur de ces strophes ne manque ni de sincérité ni même de talent, mais comment ne voit-il pas la nécessité de changer de guitare, et de quitter parfois ce ton déclamatoire, qui appartient beaucoup plus au théâtre qu'à la poésie ? Accordons-lui cependant d'avoir gardé en lui ce « feu » qui purifie bien des choses, et donnons-lui raison quand il prend le contre-pied de Péguy, au nom de l'Amour insulté par la guerre.** « Malheureux, malheureux tous ceux-là qui sont morts — Dans toutes les injustes guerres... »

— **Florilège au Jardin** (Ariane Villandry), Renée Lacoste et Cie. — **Des fleurs, toutes les fleurs, et leur mystérieuse nomenclature. Ariane Villandry, les regarde, croit les comprendre avec son âme végétale, et les personnifie :** « Fleurs personnifiables, je vous anthropomorphise — Sans remords, par féal privilège... »

— **Amours** (J.C.B.). **L'Amitié par le Livre, Rennes. — Ce poète au grand cœur demande l'anonymat, mais ne nous en voudra pas d'admirer la pureté de ses vers et la force de ses sentiments. Admirons ses chants sur la fécondité, et le mystère permanent des Mères enceintes, « dont les ventres lourds seront sauvés ».**

« L'épouse est en joie — Mais la mère est en croix — Mais l'ange chante gloire — Au ventre déchiré par le front de l'Enfant... »

— **Plus loin que Bételgeuse** (Gilbert Mauge), Ouilly. — La poésie de Gilbert Mauge se reconnaît entre toutes. Des vers à la forme impeccable, parfois nuancés de mélancolie... Une silhouette de femme triste passe et repasse.

« **Nul ne sachant quel parc et quel désert l'appelle... — Dans la forêt, aquarium au pur fond vert — une femme se chante à soi-même ses vers** ».

Eternellement fidèle, elle se souvient :

« **Tu n'es pas dans ce parc — dans aucun autre au monde — Celui que tu fus n'est nulle part dans le monde — Et je ne le rencontrerai — Plus loin que Bételgeuse ou le Cygne — jamais.** »

A l'inverse, une Anna de Noailles, panthéiste géniale, le « voyait » en tous lieux.

— **La Tour Saint-Jacques**, revue consacrée à des sujets ésotériques — **Ne remplace pas, comme nous l'avons dit dans notre dernier numéro**, La Revue Métapsychique, **dont la parution sera désormais semestrielle.**

— **Parmi les revues les plus intéressantes signalons encore** France-Asie **dont il faut admirer le courage dans les circonstances présentes**, Masques et Visages **que dirige à La Celle St-Cloud le spirituel Irénée Mauget**, Quo Vadis, **revue satirique bien gouvernée**, Flammes Vives, Alternances, Les Cahiers du Sud, **et** Le Thyrse, **une des meilleures revues poétiques de Belgique avec** Le Journal des Poètes.

LE LISEUR DES GREVES

UN DISQUE DE CÉLINE

★

Urania-Records, dans un disque microsillon (33 tours URLP. 801) nous donne sur une face tout le début et l'entrée en guerre de Bardamu (**Voyage au bout de la Nuit**) avec la voix de Michel Simon et sur l'autre face le récit du « Certificat d'études » et du « départ pour l'Angleterre » (**Mort à Crédit**) avec la voix d'Arletty. En outre, chaque face est enrichie d'une chanson de Céline, qu'il chante en mineur et de très loin comme pourrait chanter « l'homme des neiges ».

Faut-il dire à ces potes
Que la fête est finie...

La présentation du disque a été faite par le Docteur Mondor, de l'Académie Française, qui rappelle que Céline, avec deux chefs-d'œuvre, **Le Voyage** et **Mort à Crédit** a élargi le champ de la littérature. Il dit encore **Sous les signes de la haute Triade primitive**, fatalité, poésie, magie, **Céline n'est plus dans un coin caché, la haine veillant aux portes, que l'auteur maudit par excellence.**

Cependant, en un journal qui ne peut passer ni pour l'aimer ni pour l'absoudre, n'a-t-on pas écrit ces jours-ci : « Parler du roman contemporain sans citer Céline, c'est évoquer le romantisme en écartant Victor Hugo » ?

De ce document sensationnel, dont nous conseillons l'achat à tous les admirateurs de Céline, la face que nous préférons est celle du **Voyage au Bout de la Nuit**.

Le texte, sous la voix de bronze un peu gouailleuse de Michel Simon, est encore plus percutant qu'à la lecture et nous révèle, cette fois par l'oreille, quel maître prodigieux fut Céline dans la vision directe, et dans cette refonte de la syntaxe qui donne à chacune de ses phrases l'éclat de la vérité brute.

Th. B.

Lettre de la Saint Jean

★

Mon cher Théophile,

En ce soir de la Saint Jean, où pour les raisons que vous savez, je ne pourrai être des vôtres, je m'associe du fond du cœur à cet anniversaire qui marquera, j'en suis sûr, dans les annales de notre vieux **Goéland**. Gardez-moi un tison de votre « brasier mystique », pour me préserver de la rage, du désespoir, et de la folie lunatique. Et continuez à tenir solidement la barre, sans oublier d' « embraquer le mou ».

Ouvre l'œil au bossoir tribord ! les
[feux sont clairs.

Cet alexandrin de commandement, qui est de la poésie concrète, c'est la mélopée de la vigie que répétait symétriquement la vigie du babord, quand Matila Ghyka, alors jeune officier de marine, voguait sur l'**Iphigénie**, vers la Martinique, dans la brise alizée de la nuit, et que la surface de l'Océan « ondulait sous les rayons de la lune... ».

Vous trouverez cette belle page, avec quelques autres dans le livre de souvenirs que vient de publier l'auteur du **Nombre d'Or** sous le titre : **Escales de ma Jeunesse**. Ce jeune prince Moldave, qui naquit en Roumanie, raconte son arrivée à Paris, en 1891, au temps des équipages, des reverbères et des lampes à pétrole, et nous restitue, avec un rare talent de mémorialiste, la curieuse atmosphère de cette lointaine époque. *Nous le suivons dans ses croisières du Sénégal aux Antilles et des Antilles aux Açores, quand il goûte encore* « le charme langoureux des derniers grands voyages à la voile sous les Tropiques ». Et nous voyons peu à peu se former, au contact d'hommes de mer comme le Commandant Lecerf, de poètes comme Ruyère ou Valéry, de savants comme Gustave Lebon, ce grand esprit « singulier » qui a mené de front l'Esotérisme et les Mathématiques.

Ses rapports avec les femmes sont des plus étranges. Pareil au jeune seigneur Axel, inventé par Villiers de l'Isle-Adam, il a pour principe de quitter sa partenaire « au sommet du bonheur ». Embauché comme ouvrier, sous un faux nom, dans une usine de New-York, il a la coquetterie de ne pas révéler sa véritable identité à une femme du grand monde, avec laquelle il ébauche une idylle sur un paquebot, et la page où la supercherie est dévoilée — au cours d'une escale à Shanghai — est éminemment stendhalienne.

Arrêtons-nous un instant au Musée du Caire avec Matila Ghyka, en contemplation devant les bas-reliefs égyptiens, et y découvrant une nouvelle façon d'envisager la grande affaire de la Mort :

« **La façon égyptienne d'aborder de front le problème de la Mort et de l'existence après la Mort en regardant celle-ci comme plus importante, plus réelle que la Vie, me remplit d'admiration. Peut-être en la mêlant à leur vie de tous les jours, les Egyptiens avaient-ils complètement apprivoisé la Mort ; cela évoquait presque, cela** [illegible] **maintenant pour moi maintenant** [illegible] **mais en vraie réussite, une réclame fameuse pour cimetière à Hollywood : « It's fun to be head (c'est amusant d'être mort), que je devais voir longtemps après mon court passage en Egypte ».**

La mort, même en Occident, peut avoir le pas sur la vie. C'est le sujet, très original, du dernier roman du poète Robert Sabatier, nous contant l'histoire d'une mère, Jeanne Leroux, dont le fils Michel est mort en déportation. Et l'ombre de ce fils plane tellement sur sa vie et sur celle de son entourage que c'est le mort qui commande et empêche les vivants de vivre. Ce phénomène familial, plus fréquent qu'on ne croit, se corse du fait qu'il s'agit ici d'un héros de la résistance, et que la mère en impose le culte. C'est ce que Robert Sabatier appelle fort bien « le goût de la cendre », et ce que dénonçait déjà Ernest Hello dans une étude sur « la passion du malheur ». Passion invraisemblable et pourtant réelle, qui pousse l'homme à creuser ses blessures plutôt qu'à tenter de les guérir !

Jeanne Leroux, femme supérieure, mariée à un brave homme d'employé sans envergure a une fille Renée, qui pour échapper à cette atmosphère funèbre, voudrait épouser le contremaître de l'usine où elle fait fonction de secrétaire. La mère s'oppose à cette union, malgré les démarches d'anciens camarades de Michel et d'une cousine qui s'efforce de démontrer à cette « mère abusive » que le fils qu'elle a statufié dans sa mémoire idolâtre n'a rien de commun avec celui qui aimait la vie et aurait certainement favorisé le mariage de sa sœur. Jeanne restant inflexible, incrustée dans sa révolte, on se passe de son consentement, et la fille cesse de voir sa mère, qui capitulera seulement à la fin du livre.

Le débat reste poignant, car cette mère au cœur brisé est dévastée par une douleur, que peuvent seuls connaître et juger ceux qui ont traversé la même épreuve. Rappelez-vous, mon cher Théo, le mot magnifique de Rémy de Gourmont sur la douleur d'une mère qui, malgré le plus lancinant des martyres, ne peut envisager sans effroi le moment où elle ne souffrira plus. C'est comme une fidélité que ce besoin du souffre-douleur d'entretenir son chagrin, en imaginant comme Baudelaire, dans la « Servante au grand cœur », la possible tristesse des morts.

Il est vrai que certains vivants peuvent connaître un abandon tout aussi tragique, notamment lorsqu'une cécité accidentelle les éloigne de l'objet de leur amour et leur donne comme une prémonition de la tombe. Il fallait tout le talent et tout le pouvoir féminin d'intuition d'Yvonne Chauffin, pour nous décrire, dans son **Voyage de Tobie**, les premières sensations d'Alban le breton, de la dynastie des Rambourt quand après le bombardement qui lui a coûté les « yeux de la tête » il doit faire lentement connaissance avec les « puissances de la nuit ». Comment réagira la jeune Slave qu'il a choisie pour épouse ? Et que sera-t-il désormais pour elle ?

Vous lirez certainement avec émotion ce récit d'un homme livré à tous les démons de la solitude, et « dont la canne blanche porte désormais le deuil de son âme ». Je vous recommande surtout la description de sa blessure, et cette minute pathétique où l'aveugle, hospitalisé au Val de Grâce est aux prises avec une cuiller de métal, et doit substituer ses mains à ses yeux, et définir par le toucher les choses qui l'environnent.

« **C'est par la paume des mains que le monde entre en lui... Devra-t-il marcher, sa vie durant, les deux mains étendues devant lui ? Il touche ses draps tout au long du jour. Il en connaît la trame par cœur, il distingue la toile du coton et du métis, et malgré lui associe chaque texture à une couleur... Il ne savait pas que tout l'univers était en lui, il le découvre lorsqu'il touche les humbles objets qui l'entourent, il ne cherche rien, tout lui arrive. Il a déjà tant de travail, pour accepter ce monde trop neuf, trop riche, trop complexe où il doit vivre...** ».

Et lorsque l'assistante sociale est à ses côtés, il entend sa respiration avec une acuité multipliée, il intègre plus profondément qu'autrefois cette présence « invisible » d'une chair jeune et belle, une chair en état de grâce et qui « chante le Magnificat » !

« **La souffrance est la seule monnaie qui puisse racheter vraiment les choses et les êtres.** »

Cette parole, qui termine l'**Oiseau de Pluie** de Paulette Houdyer, pourrait aussi lui servir d'épigraphe, car ce beau roman de la glèbe et de la vie pastorale nous démontre qu'il est d'autres **enfantements** que ceux qui sont venus du geste séminal. La seconde naissance dont parle Saint Jean, dans son évangile du tonnerre, exige qu'on traverse la « nuit obscure de l'âme », et c'est le Verbe seul qui fait office d'alchimie.

« **Au commencement était le Verbe. Une fois qu'on les a exprimées, les choses se mettent à vivre. Avant elles n'existent pas vraiment, et après elles vont, elles viennent, on ne sait jamais jusqu'où elles iront. On n'en est plus maître...** »

Julien Goudge qui est répétiteur dans un lycée, se croit le fils de Pierre Goudge, propriétaire du domaine de Blandan, qui n'a pas su faire valoir ses 20 hectares de mauvaise terre. Devant le lit de mort de son père, il fait intérieurement le serment de larguer la carrière universitaire et d'exploiter le domaine paternel, entre sa mère, Madame Rose, dont les mouvements de tendresse furent rarissimes, et sa jeune sœur Cécile qu'il appelle « son petit oiseau ». Mais son frère François, journaliste truffé de diplômes (né sous le signe maléfique de Neptune) qui l'a toujours traité avec une étrange aversion, lui déconseille d'exercer ce dur métier paysan, qui est une vocation aussi impérieuse que celle de marin ou de prêtre. Mis en demeure de se révéler, comme un homme acculé au suicide qui trouverait toutes les audaces dans la simple décision de vivre, Julien, pour faire échec à son frère, prononce les paroles qui l'enferrent à jamais, anticipant même sur des intentions qu'il présente comme des faits accomplis, et jouant sur ce mensonge sa vie à venir.

Il ne lui reste plus qu'à faire du mensonge une réalité, et il y parvient, non sans peine, d'ailleurs, en décidant à s'associer avec lui le grand Charles, de Crolles, son inséparable de la communale : un vrai paysan, celui-là.

Aussi bien, le domaine de Blandan est désormais bien à lui, puisque son père l'en a fait légataire par testament, en lui donnant la garde de Cécile.

Ce nouvel aspect de la vie de Julien est l'occasion pour Paulette Houdyer (de qui la mémoire est infaillible et la justesse du trait parfois dans la ligne de la grande Colette) de nous brosser quelques tableaux savoureux de la vie paysanne. Je regrette qu'elle n'ait pas poussé plus à fond l'histoire de l'envoûtement du bétail, qui pouvait donner lieu à un chapitre bien original sur la sorcellerie des campagnes, mais il faudrait avoir lu le Grand Albert ou le Grimoire du Pape Honorius, ouvrages qui ne traînent pas dans les librairies ou les bibliothèques municipales. [illegible] et dit vous pourrez vous régaler avec le morceau de bravoure, où pour la première fois, Julien opère lui-même dans l'étable, comme les ancêtres, en extrayant un veau fumant « à la langue bleue » du ventre de sa mère.

Dans les dernières pages du livre, au cours d'une sanglante altercation avec son frère François, jaloux de sa réussite, Julien apprendra qu'il n'est pas le fils de Pierre Goudge, mais celui d'un « forain », dont sa mère Madame Rose s'était amourachée. Cette révélation déchire le voile dans le cœur de Julien, qui se rapproche alors de sa mère, subitement « humanisée » par ce secret familial, et de son père adoptif, dont il comprend le sacrifice « dans un seul éclair de lumière ».

Plus que le sinistre François, conçu dans les hasards du sang, il est né des souffrances de son « père », et c'est lui, Julien qui retrouvera sa vraie semence, d'origine, dans les sillons de la terre ancestrale.

C'est avec un immense intérêt, mon cher Briant, que j'ai pris connaissance du précieux ouvrage de Marie-Madeleine Davy : **Essai sur la Symbolique Romane**. Je ne suis pas toujours d'accord avec elle, surtout quand elle déclare qu' « il n'est point d'ésotérisme caché à l'intérieur du Christianisme », et plus loin « qu'à l'intérieur de la pensée chrétienne, il ne saurait exister deux voies distinctes : l'une aristocratique, et l'autre populaire ».

Il y a « **plusieurs demeures** » **dans la maison du Père, et c'est une grande** présomption chez certains agrégés que de se croire munis d'un « passe-partout » pour en ouvrir toutes les serrures. Combien sont-ils de clercs qui lisent journellement les quatorze premiers versets de l'Evangile de Saint Jean, sans en avoir jamais compris le sens caché, et que de savants glossateurs ont décortiqué depuis bientôt 20 siècles **Les Bucoliques** de Virgile, sans se douter qu'il s'agissait de l'œuvre d'un initié et d'une construction pythagoricienne (1) !

Rendons néanmoins hommage à la prodigieuse documentation de cet ouvrage, qui attirera de nouveau l'attention sur l'importance de la symbolique religieuse dans l'image et l'architecture, à travers les siècles. Un symbole, comme l'a dit Schwaller de Lubicz est « un signe qu'il faut apprendre à lire, une écriture en dehors de la grammaire ». On pourrait ajouter en dehors des dogmes du rationalisme et de ses redoutables œillères. Car il est des symboles qui se dérobent à l'analyse, comme il est des graphiques, sans explication valable, qui nous mettent directement en communication avec les Grands Mystères.

C'est en ce sens que l'apport du Roman, comme le montre Marie-Madeleine Davy, fut capital, les hommes de cette époque ayant inscrit dans la pierre « un sceau d'éternité qui transcendait le temps », parce qu'ils avaient conservé à la fois « le sens de la réalité et de l'inexprimable ». L'homme roman apparaît ainsi comme un lumineux trait-d'union qui prit conscience, une fois pour toutes, de l'Unité de l'Univers (macrocosme) et de la nécessité pour la créature reflet (microcosme) de se connaître soi-même. Le « Connais-toi toi-même » qui était gravé au fronton du temple de Delphes, Saint Bernard l'exigeait à son tour, pour approcher de la connaissance divine.

« **Comment demandes-tu à Me voir dans Ma clarté, toi qui ne te connais pas encore toi-même ?** »

Et plus loin, Mme Davy indique parfaitement comment le silence de la pierre taillée peut l'emporter sur tous les textes, et nous « illuminer » par la seule vertu de sa présence :

« **Nous l'avons vu, le symbole est un langage et une synthèse : il établit une relation. Quand il s'exprime dans la pierre, il est encore autre chose, il est un silence. La parole peut divertir par le fait même qu'elle est la parole ; la pierre l'emporte sur le texte, parce que la pierre est silence, elle est fidèle à la réalité, elle est dépouillée, en dépit même de sa matérialisation. Plutarque disait que le crocodile est l'image de Dieu, en ce sens qu'il est le seul animal qui n'ait point de langue, car la raison divine n'a pas besoin de paroles pour se manifester, mais s'avançant par les chemins du silence, elle gouverne les choses mortelles selon l'équité.** »

Il vous faut lire aussi, mon cher Théophile, le texte de Sainte Hildegarde, nonne de Rupertzberg et laudatrice du Paraclet, sur **l'Homme carré**, qui s'inscrit verticalement et horizontalement dans cinq carrés égaux, mesure que l'on retrouve curieusement dans une église cistercienne.

« **Villard de Honnecourt, qui a groupé au XIIIe siècle des dessins stylisés, nous donne le plan d'une église cistercienne du XIIe siècle tracée** ad quadratum. **Celle-ci offre des analogies avec les mesures du microcosme, selon Ste Hildegarde. L'homme hildegardien, les pieds joints et les bras étendus, comporte cinq mesures égales. L'église que nous étudions ici s'inscrit dans un rectangle, sa longueur comporte trois carrés d'égale mesure, et sa largeur correspondant au carré majeur d'Hildegarde, figuré par la poitrine.** »

(1) Voir **Le Goéland** (Mai-Juin 1947). **L'Esotérisme de Virgile**.

Ce qui nous ramène au beau livre de Schwaller de Lubicz, **Le Temple dans l'Homme**, « le temple étant toujours construit à l'image de l'homme ».

Je ne voudrais pas quitter ce livre, sans épingler pour vous une parole de Guillaume de Saint-Thierry sur la nécessité de regarder les créatures et la nature, « la connaissance de Dieu ne pouvant s'obtenir que par intermédiaire et par **miroirs** ».

Saint Bernard disait avoir appris plus dans les bois que dans les livres. Quand nous aurons compris en profondeur ce qui nous relie à un rocher, comme le dit si bien votre ami H. D., « nous ne serons pas loin d'avoir compris l'univers ».

⁂

Avant de passer aux poètes, je voudrais encore vous dire un mot d'un des derniers livres de Jean Merrien, **Vents de Terre Vents de Mer**, où l'auteur fait le récit d'une famille bretonne, dont chaque membre, devant le fait brutal de l'occupation, prend selon son tempérament une position différente. On sait ce qu'il a pu en coûter à certains de croire au retournement de certaines « alliances » et même de croire tout simplement à la « bonne foi » entre adversaires d'idéologies différentes ! Ce qui fait l'intérêt de ce livre, c'est que l'auteur y traite du problème de la **sincérité**, et de l'étrange façon dont sont escamotés, dans notre « siècle de lumières » les fameux Droits de l'Homme et du Citoyen. Ajoutons que les « vents de mer » balaient parfois ces histoires de clans de leur souffle salubre, et que Jean Merrien s'y révèle une fois de plus comme un de nos meilleurs écrivains maritimes.

Parmi les recueils de poèmes, dont j'ai pu prendre connaissance, je vous citerai celui de Rouben Mélik (**Où le Sang coule**), où le poète affirme son sens de l'humain et sa tristesse désolée devant les inutiles hécatombes, en souhaitant que veille l'Amour, maître-guetteur des derniers phares en péril (« **Veille mon amour veille — Si la fleur a séché dans les pages d'un livre... — Si le ciel n'est pas bleu sur les toits de Paris...** ») ; et celui de Géo Librecht (**Le Bouquet des Ombres**) beau poète belge aimé du **Goéland**, qui nous rappelle que « tout rêve engage la vie dans l'œuvre jamais finie ». Ecoutez ce quatrain :

« **Long fleuve ténébreux du songe et de moi-même — au plus profond pays de l'exil incertain — voici ta clé de source à hauteur du matin — où je suis le vivant de l'ombre souterraine...** »

Voici Tristan Tzara (**Parler Seul**) qui a cessé depuis longtemps d'enfourcher « Dada » pour essayer de « réveiller les dormeuses » ou de « mûrir dans les astres », et qui **litanise**, à la manière de Saint-Pol-Roux, dans un foisonnement de phosphorescentes images.

(« **Petite fille au bord du ravin — petite fille de fusée — petite fille à la peau de mer — petite fille à la naissance des paupières...** »).

Voici Gérard Prévot (**Ordre du Jour**) dont les quatrains sont toujours de belle venue, et qui oscille, comme tout homme de chair, entre la rébellion et la tendresse.

(« **Je ne veux pas savoir ce que sont devenues — Les choses de l'enfance et de l'Amour défunt — La tombe de ma mère en garde le parfum — L'absence est une vieille aux mains tristes et nues...** »).

Voici Loys Masson, toujours tourmenté, dans ses **Vignes de Septembre**, avec un beau « Poème de la Luxure », et des « Poèmes des Luzernes », qui même dans la hardiesse, sont élévation et prière.

(« **Par-delà mort et seconde mort — La vie est une étreinte de cristal blanc.** »)

Voici le jeune Michel Beaugency, et son **Arlequin de Vitrail**, qui, malgré ses inégalités, et ses « pirouettes » contient mieux que des promesses.

(« **Bel Arlequin masqué je reconnais ton dois — gestes écaoules dans la frivolité — Pirouette, chant, danse, et la foule t'acclame — bienheureux annoneur de l'Immortalité...** »).

Voici Pierre Seghers poète authentique, qui se cherche dans son propre dédale, virant « lof pour lof » dans le vent de fortune et d'infortune, et quêtant sa feuille de route et son « rôle d'équipage » dans « les yeux du monde à l'envers ».

« L'homme se demande parfois, écrit-il dans « La Mue », s'il est toujours égal au révolutionnaire qu'il fut. Et de se poser cette question, il se sent mort.

(« **Adieu passé. Les hommes changent — Ils étranglent le temps perdu — Et leur monde est un monde étrange — Où je ne me reconnais plus.** »)

Je terminerai par deux femmes-poètes, bien connues des lecteurs du **Goéland**, et qui s'affirment, dans leurs récents florilèges comme deux des plus belles inspirées de notre époque.

D'abord Jeanne Sandelion (**La Vie en Rouge**), avec un lyrisme permanent et de constantes trouvailles qui ne peuvent émaner que d'une fille élue, en pleine possession de son art (« **le monde sent la clématite — dans son manteau de seigle mûr...** »). Lisez, Théo, lisez cet admirable poème « Parfois l'Amour du Monde »... ; laissez-vous prendre aux sortilèges de cet atlas grand ouvert qui nous conduit des « archipels lilas » au « royaume du gingembre et de la pamplemousse », et dites-moi si vous connaissez, dans la littérature présente, **finale** plus pathétique.

Et tout saigne et tout meurt, tout flambe
[et tout chavire...
Mais les mots ont gardé leur force, leur
[pouvoir
et c'est à travers eux que je revis ce soir
le vieil enchantement des cieux et des
[navires,
— les mots miraculeux, les mots consola-
[teurs,
demeures et miroirs de la beauté blessée,
et sur les flots affreux les seuls naviga-
[teurs
que vous hantiez encor, sirènes pourchas-
[sées !

Nullement inférieur à celui de Jeanne Sandelion, le lyrisme de Yanette Delétang-Tardif (**Chants Royaux**) s'étire dans de longues strophes alexandrines, à la manière des lames puissantes qui viennent déferler sur nos rivages. Elle use également du décasyllabe valéryen, et toujours avec le même bonheur (peut-être parfois un brin d'artifice ?...).

Sois la mémoire et que ma délivrance
Comme l'abeille éprise de son miel
S'en aille boire au fond de leur naissance
Toutes les fleurs d'un sommeil éternel.

Mais à ces vastes compositions, qui ont un relent de virtuosité pure, combien je préfère ce poème terminal « Le Mâche-Dru », qui exprime la même idée que votre « Ogre », et qui, dans sa verdeur et sa vérité à fleur de sang, fait penser à Tristan Corbière.

J'ai faim d'amour et j'ai l'amour
J'ai faim d'adorer ce que j'aime
Et j'adore. Et je sais qu'un jour

La vie étouffera la mort
D'un bol énorme et si vorace
Que ma mort, et moi qui la mords
Depuis qu'exister me surpasse
Nous serons affamés encor

Jusqu'à l'Os et jusqu'à l'Espace.

De tels accents, mon cher Théophile, sont là pour nous prouver que la poésie est toujours bien vivante, en dépit de quelques [illegible] émasculés et autres racleurs de guitare.

Gardez dans votre cœur le « tison » de la Saint Jean, et si l'on vous pille, dites encore merci. Quant à la « notoriété », puis-je vous rappeler cette parole de l'homme de Port-Navalo : « **Quand tu vois ton nom écrit quelque part, prends une grosse gomme et efface-le !** »

A vous bien fraternellement, sous le signe de la **Triade**.

J. M. de St-I.

REFERENCES. — **Escales de ma Jeunesse** (La Colombe). — **Le Goût de la Cendre** (Albin Michel). — **Le Voyage de Tobie** (Amiot-Dumont). — **L'Oiseau de Pluie** (Julliard). — **Poèmes de Seghers** (Schwarz à Milan). — **Symbolique Romane** (Flammarion). — **Vents de Terre Vents de Mer** (La Table Ronde). — **Où le Sang coule** (Debresse). — **Parler Seul** (Caractères). — **Arlequin de vitrail** (P. J. Oswald). — **La Vie en Rouge** (Caractères). Tous les autres recueils chez Pierre Seghers.

Le Dr de la Publication : Th. BRIANT
Imprimerie A. Lierit - Dinard
N° à la Commission Paritaire des Papiers de Presse : 30.268